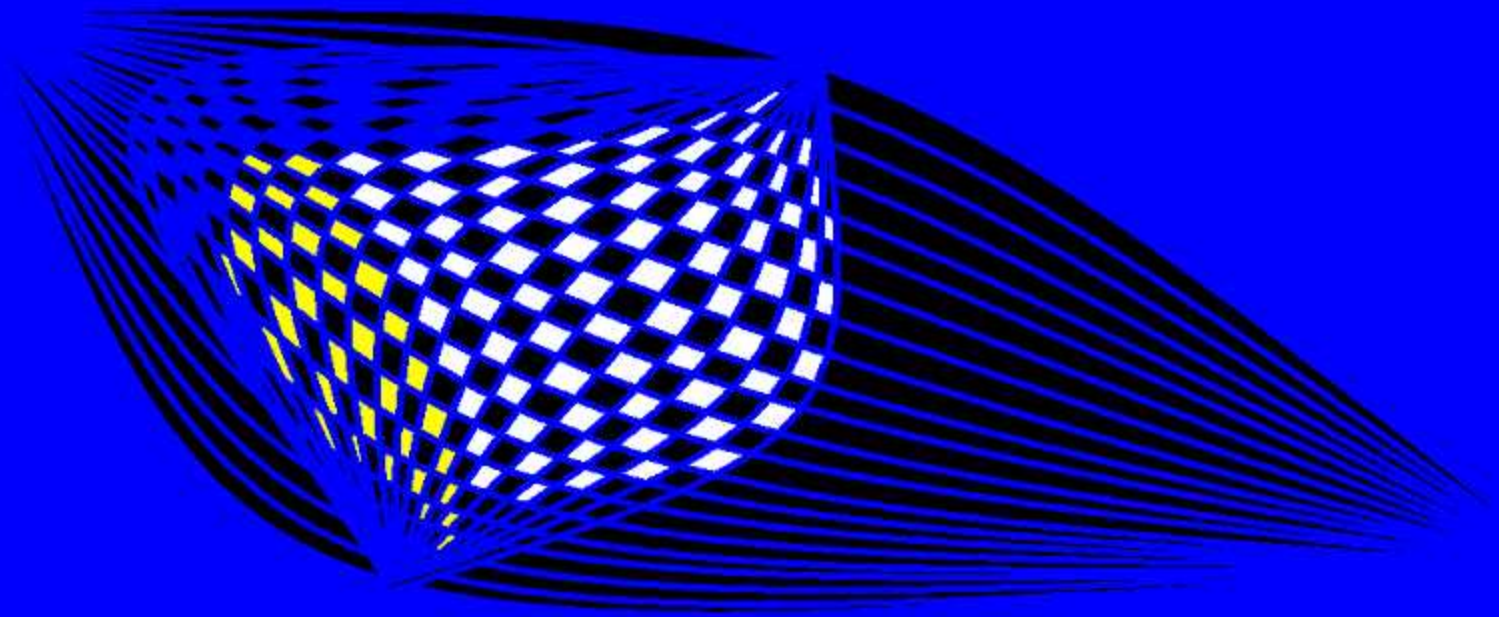

Progetto Di.Re.

# Une fleur d'Israël – t. I

di Giulietta Pezzi

10.

D IV 30
II
274

B

UN

FLEUR D'ISH

LE
8
1
BRAIDENSE

1097.
NAZIONALE
BIBLIOTECA
18
24 E
24
BRAIDENSE
MILANO

# UNE FLEUR D'ISRAËL

UNE

# FLEUR D'ISRAËL

PAR

JULIETTE PEZZI

Quando mi cercherai un mattino,
più non mi troverai.

TOME I.

MILAN
IMPRIMERIE GUGLIELMINI.

1847

Au frais de l'Auteur.

# A X. X. X....

*A toi, forte et belle intelligence, à toi grand cœur, qui dans l'été de la vie, sais conserver la foi généreuse de la première jeunesse, c'est à* **Toi** *que je consacre cette pâle fleur de mon âme, éclose dans la solitude, et dont le triste parfum s'exhala comme le soupir qu'aucun sein ami n'a recueilli.*

*Que les Anges, en lesquels tu crois, veillent sur tes jours, et que Dieu te conserve l'espérance!*

# CHAPITRE PREMIER

Le théâtre de la *Fenice* à Venise, érigé, pour la première fois, en 1792, par les propriétaires de celui de San Benedetto, duquel ils avaient été depouillés, voulant avoir, pendant la saison du carnaval de l'année 1795-96, la cantatrice la plus jeune, la plus charmante, et qui avait le plus de renommée, parmi les plus célèbres de l'époque, le choix tomba sans contestation sur Ariel. Elle s' appelait Ariel parceque sa mère, danseuse jadis, avait obtenu, dans ses beaux jours, un succès fou, disait-elle, dans le rôle de cette délicieuse création de Shakspere pour qui les fleurs et le soleil de la Sicile sont le bonheur.

Ce fut donc pour immortaliser ce triomphe, fruit unique parmi tant d'essais avortés de sa carrière théâtrale, que la Sylvia avait imposé un tel nom à sa fille. Du reste, contre ce qui arrive ordinairement en pareil cas, jamais nom n'avait été mieux appliqué à la personne qui le portait, et en voyant Ariel on était tenté de se demander, si c'était la jeune fille qui l'avait emprunté au Génie, ou le Génie à la jeune fille.

Ariel était blonde, blanche, délicate, d'une taille souple et élancée; elle avait des manières timides, même un peu gauches dans un salon, mais, une fois sur la scène, ce n'était plus la même personne; une transformation surprenante s'opérait en elle; son jeu, son chant, tout son être s'élevait à la hauteur d'une inspiration hardie et puissante, et l'artiste subjuguait tellement la femme, que tout en conservant ses grâces et sa beauté, elle parvenait à triompher de ce qui aurait pû en enchaîner l'essort.

C'était une nature tout à la fois tendre et exaltée que celle de cette enfant aux yeux bleus, pleins d'une vague inquiétude; et sous son front si pur, qui se colorait au moindre accent, se cachait un monde de tendresse, comme souvent au fond d'un blanc nuage, que le reflet du soleil teint en rose, se cache et tremble l'étoile effarouchée par le soleil, et qui n'attend qu'un peu d'ombre pour dévoiler les trésors de ses feux.



Ariel n'était pas l'unique rejeton de la souche *Silviana;* il y en avait un second; un enfant mâle, aîné de trois ans de sa sœur. César était aussi un assez beau garçon dans son genre, grand, barbu, haut en couleur, à large poitrine, à cheveux bruns et crépus, assez mal peigné, du reste. C'etait lui qui était l'idole de sa mère et le tendre soupir des jeunes choristes et des figurantes qui avaient l'heureux sort de le rencontrer aux différents théâtres où Ariel était engagée.

A l'âge de seize ans, César avait déserté le toit maternel pour suivre une troupe de funambules, et pendant cinq ans on ignora complètement ce qu'il était devenu. Cependant, comme sa mère commençait à se consoler de son absence, en se persuadant qu'un jour il reviendrait millionaire, elle le vit un beau matin paraître, un magnifique bonnet de drap rouge, qu'il avait soufflé à un Grec à Venise, sur l'oreille, et sans plus de superfluités qu'une paire de pantalons de toile bleue et un juste-au-corps fait avec le jupon d'une servante qu'il avait séduite. Le discours qu'il lui adressa, aussitôt après lui avoir demandé à boire et à manger, et s'être bien rassasié, se résuma à peu près à ceci: — Ma très

honorée mère, vous voyez devant vous un homme tout à fait revenu de ses anciennes erreurs; après tant de vicissitudes, je sens que désormais il ne peut exister pour moi de bonheur que dans le repos. C'est pourquoi il me le faut aussi absolu qu'imagination humaine l'ait jamais pu rêver. Vous jouissez, chère mère, d'une rente viagère de deux mille francs; la somme est très-modique, j'en conviens; toutefois, moyennant quelques arrangemens dont je me charge dès à présent, elle peut suffire aux besoins les plus pressants, jusqu'à ce que nous ayons déterminée ma chère sœur à remplir son devoir, c'est-à-dire à profiter des avantages dont, selon ce que vous venez de me dire, la nature et l'art l'ont enrichie. En attendant, donnez-moi, à l'heure même, quelques écus bien sonnants comme arrhe de notre bonne intelligence à venir. » La Sylvia se récria d'abord, s'emporta, le gratifia d'une demi-douzaine d'épithètes l'une plus énergique que l'autre, et finit comme toutes les mères en pareil cas; elle l'embrassa en pleurant, lui accorda ce qu'il voulut, et se dit qu'elle était heureuse d'avoir retrouvé son enfant.

Mais revenons à Ariel et à son engagement avec le théâtre de la Fenice, où elle débuta dans un nouvel opéra de Zingarelli, *Juliette et*



*Romeo*. Chargée de ce dernier rôle, l'enthousiasme qu'elle excita parmi le public vénitien, d'ailleurs très bon juge en fait de musique, fut tel, que jamais artiste n'en aurait sû rêver de semblable ni de plus complet.

Aussitôt après la représentation, tout ce que Venise renfermait de brillante jeunesse, d'hommes élégants ou aspirant à l'être, poètes, artistes, riches patriciens, tous se précipitèrent sur la scène pour déposer aux pieds de la cantatrice les hommages de l'énivrement dont elle les avait comblés. Le patricien Alvise, adorateur obligé de toutes les célébrités théâtrales, et connu personnellement d'Ariel, obtint d'être admis dans sa loge; alors, avec toutes les *fioriture* du style langoureusement galant dont il se servait dans les occasions de grand apparât, il lui présenta, au nom d'une cinquantaine d'amis, l'humble requête d'assister à un souper que l'on venait de disposer; et à cet effet il prêtait son palais, dans le cas qu'elle consentît à l'honorer de sa présence.

Ariel aurait bien voulu se soustraire à cette dernière marque d'admiration, tant soit peu matérielle; mais, depuis trois ans qu'elle appartenait à la scène elle en avait assez fait l'apprentissage pour savoir qu'une femme qui s'y voue;

quelque soit d'ailleurs son mérite réel, ne peut impunément secouer le joug de certaines exigences purement honoraires qui s'y attachent; aussi se rendit-elle, avec une bonne grâce apparente, aux pressantes sollicitations d'Alvise.

A peine lui laissa-t-on le tems de quitter son costume de théâtre pour passer une douillette, qu'on l'enleva, pour ainsi dire, de sa loge, pour la conduire à la gondole qui lui avait été destinée, illuminée et pavoisée à la hâte. Un nombre prodigieux d' autres gondoles, quelques unes chargées de musiciens qui, dès qu'elle parut, remplirent l'air de brillants accords, et une foule innombrable de piétons qui se pressaient le long du rivage, accompagnèrent Ariel jusqu'au palais Alvise, où cependant elle n'arriva qu'après qu'on lui eût fait faire le tour du grand canal. La Sylvia, qui avait profité de ce tems pour aller chez elle faire une toilette *convenable*, s'y trouvait déjà, berçant ses riches appâts sur un grand fauteuil dont le damas cramoisi s'harmonisait parfaitement avec sa robe de velours écarlate, qui la parait, et la toque de la même étoffe, dont un prodigieux panache blanc qui la surmontait, relevait encore la majesté. Quant à César, qui n'était jamais en retard lorsqu'il s'agissait de protéger sa sœur pendant un repas,



l' ayant dévancée d' une bonne demi-heure, avait, en attendant, distrait les ennuis de l'attente par une bouteille de Bordeaux et quelques bouchées de pâté froid que l'on aurait dit avoir été mis là tout exprès pour ses menus plaisirs.

Ariel, sans compter naturellement sa mère, se trouvait seule du sexe, au milieu d'une quarantaine d'hommes qui venaient de se réunir au palais Alvise; parmi eux il s'en trouvait et de parfaitement nuls, et de très spirituels, surtout de cet esprit caustique et railleur, propre au Vénitien en général, et que je comparerais volontiers à un vin mousseux, auquel le bouqué peut manquer, mais jamais le pétillant.

Ariel fut placée à table entre Alvise et Zan-Marco; ce dernier était tellement l' inséparable du patricien qu'il en avait tiré le sobriquet de *Chambellan*. La Sylvia s'était emparée d'un siège auprès du comte de Shaül, seigneur hongrois, qui subissait la corvée de son ample voisinage avec cette exquise politesse qui le distinguait.

Bientôt l' ex-danseuse, mise en verve par quelques libations généreuses au Dieu bienfaisant de la vigne, roula ses petits yeux gris sous son trophée de plumes, et commença à parler tout haut des perfections physiques et artistiques de sa fille, numérisant je ne saurais

dire combien de hauts et puissants personnages qui en tout lieu où elles s'étaient trouvées, avaient brigué l'honneur d'être admis à leur intimité; ne manquant pas d'ajouter à chaque phrase un: *Si nous voulions!* César, de son côté, avait choisi sa place au bas bout de la table, pour être, avait-il dit, plus libre dans ses mouvemens; aussi, voulant aussitôt prouver combien il est digne de cette heureuse liberté, le voilà cassant plats et bouteilles après s'en être servi, entonnant dans l'interval des services des refrains qui font ruisseler la sueur sur le front d'Ariel; et comme il s'aperçoit des efforts de cette dernière pour se contraindre, et avoir l'air de sourire aux propos de ses hôtes qui, à mesure que le festin avançait, allaient en oubliant en elle la femme devant laquelle ils venaient de s'agenouiller, pour ne voir que la cantatrice jeune et belle, vouée à l'amusement du public, qui se trouvait en ce moment parmi eux sous l'aile protectrice de la Sylvia et de César, celui-ci ne cesse de la regarder en riant et en renchérissant sur les propos des autres; bientôt cela ne lui suffit plus, et il s'écrie, en lui dirigeant directement la parole: — Allons donc, ma sœur, débarrassez-vous un peu de cet air sainte-n'y-touche, qui n'en impose à personne, je vous en réponds! montrez-vous une fois naturelle! l'hypocrisie, celà peut convenir aux bégueules de salons; mais à nous, fi! n'est-ce pas, comte de Shaül, ajoutait-il en se tournant vers ce dernier, qu'à une artiste aussi jeune et jolie, que ma sœur, rien ne sied mieux que la belle et franche nature?



Enfin la question de modes et toilettes fut abordée, et la Sylvia de s'en emparer aussitôt; il s'en suivit naturellement une description de tout ce que possédait Ariel en fait de robes, de bijoux, de cachemires surtout, qu'une reine, dit-elle, aurait pu envier, et dont sa fille se servait souvent, en voyage, en mode de couvre-pieds; — Toutefois, ajouta-t-elle, en se tournant particulièrement vers le comte de Shaül, à l'égard de qui elle affectait une grande familiarité, avant-hier un négociant de Smirne, nouvellement débarqué, vint chez nous étaler ses précieuses marchandises, parmi lesquelles il se trouvait une écharpe, tissu indou, d'une telle magnificence, que rien ne peut lui être comparé; aussi ma pauvre Ariel s'en est-elle éprise au point, je parierai, de lui en coûter le sommeil; mais le prix que ce vieux renard de Turc en demande, est vraiment déraisonnable pour des femmes rangées. Ce n'est pas que nous ne puissions, grâce à Dieu, dépenser sept mille francs pour satisfaire

une fantaisie; mais le malheur veut qu'en ce moment-ci le directeur du théâtre de Florence, qui nous doit des arrérages énormes, soit dans une crise désespérante, et c'est à nous que ce franc coquin en fait porter la peine! Oh! mais sois tranquille, mon enfant, nous lui écrirons, et peut-être, arriverons-nous encore à tems d'empêcher que l'écharpe ne soit vendue à d'autres.

— Ma mère, interrompit allors Ariel avec une vivacité qu'elle ne put maitriser, vous savez bien qu'il y a de l'exagération en ce que vous dites...

La Sylvia ne lui laissa pas achever: — Tu veux t'excuser de cet innocent caprice, ma pauvre petite, tandis que je voudrais bien voir qui s'aviserait d'y trouver à redire? N'es-tu pas, par hasard, la maitresse de dépenser ce que tu gagnes, comme bon te semble? mais à propos de cette écharpe, voilà se retracer à ma pensée un événement du tems heureux où les ducs et les princes se pressaient sur mon passage... et, vrai Dieu, il n'aurait tenu qu'à moi de rouler dans l'or... mais en tous points j'ai toujours ressemblé à ma fille... ce que l'on gagne par ses talents c'est juste, mais pour le reste.... pas de danger! je ne veux pas dire par là qu'un présent venu à propos soit une offense, bien au contraire... et c'est précisément un exemple de



ce genre que je veux citer: c'était à l'occasion de la mise en scène du fameux ballet *Ariel*, dont je remplissais le rôle. Pendant que j'étais occupée à en essayer le costume, un seigneur Russe de mes amis me fit observer que le bouquet de fleurs qui agraffait sur le côté ma tunique de gaze, s'était dérangé; je lui répondis en riant, que pour un Génie ces fleurs étaient trop communes, et que peut-être reconnaissant d'elles-mêmes leur peu de valeur, elles se rendaient justice en refusant de remplir la haute destination qu'on avait voulu leur assigner. — Eh bien, le soir même de ce propos badin, je trouvais sur ma toilette un bouquet de fleurs en perles fines à semence en diamant, dont voilà encore un reste dans cette bague, qui peut bien valoir une centaine d'écus, n'est-ce pas, Ariel?

— Qui parle d'écus? s'écria César de l'extrémité de la table, en ne suspendant qu'à demi le travail de sa machoire, oh ma mère, si vous en avez de bons, donnez-les moi, car vous savez combien ma chère sœur me lésine, et n'ignorez pas la lenteur qu'elle met à délier les cordons de sa bourse; et pour preuve, ajouta-t-il en se levant debout, et mettant au jour les poches de ses pantalons, voilà que je n'ai pas à ma disposition pour la valeur d'un demi ducat.

Le comte de Shaül qui, en devinant le supplice d'Ariel, en souffrait presqu'autant qu'elle même, parvint enfin à élever sa voix sur celle de César, et s'adressant à Alvise:

— Mon cher, lui dit-il, je vous ai aperçu ce soir sous le vestibule du théâtre, qui accostiez Paul Beer; pourquoi ne l'avez-vous pas engagé à être des nôtres ici?

— Belle demande en vérité, répondit le patricien, pour quelqu'un qui connaît l'originalité de ce sauvage! et comment pouvoir supposer qu'il eût consenti à partager nos folies, lui, le Xénocrate, le huitième sage du monde créé!

— Pas de doute qu'il n'eût abdiqué tout ce qui n'est pas compris dans le règne d'Ariel s'il eût su que cette Divine se trouverait parmi nous ce soir, s'écria le beau poète Vettore Benzon, le fils de la *Biondina in gondoleta;* au reste, ajouta-t-il, en souriant d'un air malicieux à la cantatrice, tu as bien fait de garder le silence envers lui, car on le dit très dangereux auprès des jolies femmes; et quoique je ne sois pas naturellement jaloux, peut-être aurais-je été peu endurant ce soir, s'il se fut avisé d'être aussi aimable qu'il l'est lorsqu'il se plait à se montrer tel. Mais à propos de Paul Beer, savez-vous que la petite Soranzo est folle de lui, tandis que de son côté il n'a pas même l'air de s'en douter?



— Je le crois bien, fit Alvise, puisque cet assassin des cœurs tendres est joliment occupé ailleurs; et je puis affirmer qu'il n'est pas de mauvais goût, le prud'homme! Imaginez-vous que c'est une histoire qui marche depuis quatre mois, et qui, je dois confesser à ma honte, n'est parvenue à ma connaissance que depuis trois jours.

— Dis-là nous donc cette fameuse histoire, à sept sceaux, prononça un des convives.

— Le permettez-vous, Divine? fit Alvise, en se tournant vers Ariel; en attendant je me hâte de vous assurer, qu'à l'exception de notre Saint-Père, le Pape, une vierge du Paradis pourrait entendre ce récit sans avoir le moindre prétexte à baisser les yeux et rougir.

— Au fait donc, bavard éternel, interrompit Zan Marco, car, d'honneur, il ne vaut pas la peine de nous occuper si au long des soi-disant bonnes fortunes de ce fat qui joue l'important.

— Ah l'envieux! fit Grimani en riant à gorge deployée, il suffit d'avoir l'ombre d'une maîtresse, fût-elle la femme du diable, pour encourir la disgrace de ce pauvre Zan Marco! mais, *in tanta malora!* qu'est-ce qui t'empêche d'en avoir une aussi, et de laisser les autres jouir en paix du peu de bien que le ciel leur accorde?

Ici la voix flûtée de Benzon s'éleva.

— Laissons pour un instant ces niaiseries de côté, et toi, Alvise, dis-nous ton histoire; mais tâche de rendre ton éloquence tant soit peu lacédémonienne à fin que la patience de ta belle voisine n'ait pas à subir une trop pénible épreuve.

Alvise prit la parole.

— A la fin du mois de septembre dernier, pendant que tout Venise s'était transportée en terre ferme, pour changer de forme à ses plaisirs, notre gentil étranger, débarqué ici, comme vous savez, depuis deux mois, allait, tous les après-diners promener au Lido ses rêveries. Vous connaissez en ce lieu le coin de terre isolé, qui sert de cimetière aux Juifs; or, il advint une fois, que deux femmes seules, en sortant de cette enceinte, sur le declin du jour, furent aperçues par une troupe de gamins qui jouaient avec des coquilles au bord de la mer; l'un d'eux, ou plus rigide chrétien, ou d'une humeur plus folâtre que les autres, après avoir suivi du regard les deux femmes, s'écria tout-à-coup: Ce sont des sorcières, puisqu'elles reviennent du cimetière maudit; et comme elles s'avancent de notre côté, il faut les en empêcher si nous ne voulons qu'il nous arrive malheur. Et faisant aussitôt suivre



l'action aux paroles, le bambin lança, de toute sa force, contre les femmes en question, une poignée de coquillages. D'une étincelle nait l'incendie; les petits bandits, excités par l'exemple, et fort contents d'ailleurs de se divertir d'une nouvelle façon, commencèrent aussi à lancer d'abord les coquillages, puis des cailloux, enfin des pierres, criant de toute la force de leurs poumons: gare aux sorcières! à bas les sorcières! Et non contents d'une attaque de loin, par un mouvement subit et général, toute la troupe se mit à courir sur les traces de l'ennemi. Les deux pacifiques objets de tant de fureur, qui peut-être jusque là ne s'étaient pas doutés encore du vrai but des assaillans, dûrent enfin s'en aviser par un coup de pierre qui les atteignit; effrayées, alors elles se disposent à une volte face... mais il est trop tard. Déjà les assommeurs étaient à dix pas d'elles, leurs jetant tout ce qu'ils se trouvaient avoir sous la main. Une seconde pierre vint frapper rudement la tête de la plus jeune; elle fit un cri, et se mit à fuir de toutes ses forces... Tout-à-coup, de l'épaisseur d'une allée vers laquelle la fuyarde se dirigeait, sortit un homme, dans les bras duquel elle alla tomber, en s'écriant tout en pleurs: Sauvez nous! sauvez ma mère! ma pauvre mère! et se

retournant soudainement pour chercher des yeux sa compagne, elle respira en l'apercevant à ses côtés. La troupe assaillante, qui pouvait être assez formidable pour deux femmes, à l'aspect de Paul Beer, car l'homme sorti de l'allée, c'était lui, s'avançant avec une mine peu engageante, demeura d'abord interdite, puis, sans plus de façons, au premier mot de son *condottiero,* elle exécuta un rond de jambes, et, telle qu'une nuée de passereaux à un coup d'arquebuse, elle déploya les ailes de la peur, et en moins de deux secondes, il n'en restait plus de vestiges.

« Or, savez vous qui étaient les deux héroïnes de cette scène? rien moins que les Juives de Castello, la fière Gelsomine et sa mère.

A cette conclusion ce ne fut qu'un cri parmi les convives:

— Quoi! la Gelsomine? la sauvage fleur d'Israël? Les revendeuses de livres?

— Paix, paix, si vous voulez connaître la suite, prononça Alvise, avec le sourire satisfait d'un romancier qui voit épuisé la première édition de son œuvre; et il reprit d'un air important: Or donc, après que notre Amadis eut calmé l'agitation de la pauvre tourterelle effaré, il persuada la mère à profiter, pour le retour à Venise, de son petit bateau, que lui même conduisait.



D'après cela, le gondolier du *traghetto*, qui les avait menées au Lido, et duquel je tiens une grande partie des details que je viens de vous rapporter, fut congédié; dès ce jour, Paul Beer obtint l'inconcevable faveur d'être admis chez les Juives de Castello; faveur à laquelle nous tous avons aspiré en vain; et depuis, ses visites se sont multipliées plus que les sept pains et les sept poissons de la légende. Mais ce qui, dans tous cela, m'a paru touchant au suprême degré, c'est surtout l'épisode d'une certaine branche de jasmin, déposée par Paul sur le devant du Capitello (*) de la Madone, qui se trouve tout à côté de la demeure de sa colombe, et un pain blanc que celle-ci met, tous les jours, à cette même place, et dont se régale apparemment quelque gueux du quartier.

Cette dernière circonstance parut en effet si plaisante à l'auditoire, que les réflexions qu'elle suscita finirent par pousser à bout la patience du comte de Shaül, dont personne n'ignorait l'intimité avec Paul Beer.

— Foi de gentilhomme, dit alors l'hongrois d'un ton railleur, en s'adressant directement à

(*) A Venise on nomme Capitello tout petit autel, et plus particulièrement ceux qui se trouvent à chaque pas dans ses rues et sur ses ponts.

Alvise, quoique je vous susses, mon cher, membre du Grand-Conseil, je ne vous supposais pas d'abord maître si profond dans l'art de soulever les voiles qui protègent l'inviolabilité des Dieux Lares, comme vous venez de nous le prouver ; d'après cela, permettez que je m'incline devant vous pour vous saluer digne émule du Lion de l'escalier des Géants (*).

Je ne saurais dire au juste si le patricien pénétra ce qu'il y avait de sanglant dans cette apostrophe ; mais les Vénitiens, en général, sans même avoir lu la lettre de Rousseau contre le duel, sont assez portés à le considérer comme une superfluité ridicule; aussi notre Alvise s'en tint à une riposte purement verbale.

(*) Une erreur, généralement accréditée, fait croire encore, de nos jours, que c'était dans la gueule béante d'un des Lions de l'escalier des Géants, qui s'ouvrait et se fermait à volonté, au moyen d'un ressort, que l'on jetaient les dénonciations qu'on voulait faire parvenir au sénat. Cependant, cette prétendue gueule n'était autre chose qu'une espèce de boîte, à peu près pareille à celle de la poste aux lettres, pratiquée dans le mur des deux côtés du susdit escalier, où se trouvait superposé, en sculpture, le lion de Saint-Marc. L'on se servait de cet expédiant pour faire parvenir au gouvernement toute sorte de papiers, qu'on lui adressait, comme étant un moyen tout à la fois simple et sûr.



— Oui, dit-il en riant, je conviens qu'entre tous les Diables boiteux, qui peuvent se disputer la régence des toits de l'univers, je ne suis pas le plus arriéré dans la science que cette charge réclame; mais après tout, je n'en suis pas moins bon diable, car en me reservant la peine attachée nécessairement aux labeurs de celui qui vise à un but progressif, dans l'étude à laquelle il s'est voué, je ne fais pas moins part gratis au public de mes découvertes, à fin qu'il en tire le profit qui peut mieux lui convenir.

En achevant cette phrase, Alvise se tourna vers Ariel d'un air galant:

— Eh bien, est-ce que notre Dame de beauté n'a rien à ajouter sur le compte de ce fripon de Paul, qui nous souffle le cœur de toutes nos jolies femmes?

— Je ne connais pas personnellement monsieur Beer, répondit Ariel en rougissant, mais tout ce que j'en ai ouï dire, n'a pu que me donner une haute idée de son mérite.

Ici fut enfin donné le signal de se lever de table, et la nombreuse compagnie passa dans un autre salon, où le moka l'attendait.

Cette nouvelle pièce était une sorte d'immense galerie à voûte d'azur et or, à parois couvertes

de tableaux, régulièrement espacés du haut en bas par des glaces de Murano, auxquelles le reflet des bougies donnaient, en ce moment, l'aspect de rivières de diamants fondus. Les meubles de cette pièce, trop peu nombreux en proportion de son ampleur, étaient de bois de chêne sculpté, et les fauteuils et les sophas recouverts d'une lourde étoffe de soie brochée amarante et or. Les rideaux des immenses balcons étaient du même tissu doublés en satin blanc, parsemé de grands bouquets de roses, brodés à l'aiguille, et garnis de longues franges en verroterie de diverses couleurs, comme on n'en sait faire qu'à Venise. Le pavé, qu'aucun tapis ne recouvrait, malgré la rigidité de la saison, présentait l'aspect d'un précieux tableau de mosaïque. Du reste, au milieu de ce grandiose, aucun comfort nulle part. Les portes de bois de noyer, magnifiques à voir, ne fermaient point; les panneaux des balcons se montraient entamés; rien qui annonçât la vie, la pensée, l'âme. Froid partout.

Ariel, en faisant le tour de ce salon pour en admirer les tableaux, appuyée au bras d'Alvise, heurta tout-à-coup contre un meuble qui semblait oublié là, sans savoir comment, tant son apparence exigüe contrastait avec ce qui l'entourait.



— Oh! mais c'est un piano, s'écria la cantatrice, après l'avoir considéré un instant; et souriant de plaisir, à cette vue, comme si elle eut découvert un ami sur une terre étrangère, l'ouvrit sans façon, et s'étant assurée qu'il était d'accord, tandis que tout le monde accourait se ranger autour d'elle, après quelques mesures de prélude, elle chanta:

Vien, cara, vien da basso,
Son mi che qua soleto
In gondola te aspeto
Per góder el seren.

Varda, le stelle in cielo
Par rider, e la luna
Tremar su la laguna
Co' ti fa ti, mio ben.

Alora che te strenzo,
I to cavei basando,
E che de quando in quando
Ti mandi un gran sospir.

Oh! vien, vien, benedeta,
Dame quel paradiso
Che te risplende in viso,
Mia zoja e mio martir.

E dime, dime tuti
I dolci to segreti,
Che ti xe mia ripeti,
Nessun lo savarà.

E po se i vol, lassemo
Tuti parlar, ben mio;
Per mi t'ha fata Iddio,
Per ti son sta creà.

Il y avait dans la musique, faite sur ces simples paroles, une sorte de gaîté si passionnée, et, j'oserai dire, si mélancolique, et Ariel, en l'exécutant, y mit un abandon à la fois si chaste et si voluptueux, que tout l'auditoire, et la cantatrice elle même, qui en était l'auteur, furent surpris par une émotion extraordinaire, qui alla jusqu'aux larmes. Personne ne pensa applaudir, les physionomies plus insignifiantes devinrent belles d'expression, tous les fronts pâlirent sous la force d'une pensée d' amour. Oh! que ne peut-on retenir dans son âme, au delà du moment fugitif, ces sortes d' impressions! Douces ivresses des sens, tressaillements, élans d'enthousiasme, qui semblent nous donner des ailes pour voler au ciel; souvenirs qui nous font pleurer, oh! comme souvent l'on vous retrouve au fond d'un simple accord, tiré d'un instrument pourtant insensible! Et alors, oh! comme l'image des beaux jours qui ne reviendront plus, se présente aux regards de la pensée revêtue de formes angéliques, rayonnant d'amour et d'espérance, et comme l'on croit revoir en elles ceux que



l'on a aimé avec la foi de l'innocence! Et les douces compagnes des jours où l'on ignorait tout, et les amis avec qui l'on entrelaçaient les fleurs de la vie en rêvant à des bonheurs qui ne devaient jamais être qu'un songe! Et l'on se sent tout-à-coup transportés en quelque site enchanteur, entouré d'arbres et baigué par un fleuve, dont le miroir a réfléchi notre image unie à celle d'une créature chère entre toutes, pendant une belle nuit d'été, quand la lune souriait sur nos têtes, et protégeait pudiquement les battemens précipités des cœurs! Et c'est alors qu'il nous semble ouïr plus que jamais la voix d'un être unique pour nous, à la parole aussi éloquente, que le regard, au cœur de feu, au génie de poète, à l'âme fière et belle, même dans ses égaremens; et nous l'entendons nous appeller par notre nom! par ce simple nom que lorsque nous n'avons plus de père, plus de mère, plus personne qui nous aime, aucun écho ne répète plus autour de nous, et nous tressaillons! Mais hélas! les bras que l'on tendait déjà, retombent aussitôt sans forces à nos côtés, tandis que des larmes brulantes coulent sous nos paupières, cachées à tous les regards, sans autre confident que Dieu!

O souvenir! souvenir! que vous êtes une chose déchirante, mais sainte, dans le temple du cœur qui a aimé!

# CHAPITRE DEUXIÈME.

C'était presque toujours la Sylvia qui, en apportant le déjeûner, entrait le matin la première dans la chambre de sa fille encore couchée. Le jour suivant à la nuit que nous venons de rapporter, elle fit comme d'habitude, et quoique midi ne fût pas loin, Ariel sommeillait encore. Cependant au bruit des pas de sa mère, qui en marchant faisait trembler le plancher, elle secoua ses paupières appesanties, la salua, et en se levant lentement, pour se mettre sur son séant, elle ajusta les couvertures afin de faire place au plateau que la Sylvia mit devant elle. Déjà Ariel avait sucré la tasse destinée à sa mère, qui n'avait encore dit mot, et la lui tendait pour qu'elle

y versa le café, lorsque cette dernière s'écria d'un ton badin :

— Comme vous êtes dédaigneuse aujourd'hui, ma princesse ; en me saluant, vous n'avez pas même levé les yeux pour me regarder.

— Pardon, ma mère, mais j'ai la tête si appesantie par la fatigue et la veille de cette nuit, qu'il me semble avoir sur le front du plomb fondu ; et cela disant, elle tacha de réparer sa négligence par un sourire affectueux.

Après un instant la Sylvia reprit toujours sur le même ton de gaîté :

— Ah ça, ma fille, dis-moi de grâce, as-tu la berlue ce matin ? Un peu de courage donc, et levez ces beaux yeux !... et sur cela, l'ex-danseuse se mit d'une façon théâtrale vis-à-vis de sa fille, en se drapant dans une ample pièce d'étoffe, dont la richesse éclatante contrastait plaisamment avec sa tournure et son costume plus que négligé du matin.

Ariel, qui commençait à se débarrasser des vapeurs du sommeil, surprise de cet appel réitéré, souleva enfin ses regards sur la Sylvia et les y tint fixes un instant avec étonnement.

— Qu'avez-vous donc là, ma mère ? que signifie cet attirail ? Puis, tout-à-coup elle changea de visage, car elle venait de reconnaître sur



les épaules de sa mère, l'écharpe dont il avait été question au souper de la nuit précédente. Alors elle prononça d'une voix altérée :

— Pourquoi flatter, par cet enfantillage, l'espoir du négociant, qui va penser que j'achèterai cet objet qui me serait d'une inutilité parfaite ? Je vous prie, ma mère, rendez à l'instant cet objet à son propriétaire, et qu'il n'en soit plus question.

La Sylvia l'interrompit :

— Un peu de patience, ma fille ; supposons que ce Turc n'entre plus pour rien dans ce marché ... Voyons, arrangeons nous vite entre nous deux... C'est un contrat à l'amiable, que je te propose, et dans lequel ton compte y sera : donne-moi quelque bijoux dont tu ne te soucies plus, un rien, par exemple cette épingle en diamant, qui ne vaut pas cinquante ducats, et l'écharpe t'appartient sans plus d'embarras.

A ces mots Ariel, que l'expérience n'éclairait que trop sur ces sortes de manège, dont sa mère savait se servir à l'occasion avec un aplomb tout particulier, prononça d'un ton bref :

— Si cette parure, qu'à cette heure m'est odieuse, n'est pas rendue à l'instant même à qui elle appartient...

— C'est une menace que tu me fais, Ariel ?

mes propres enfans me menacer? c'est indigne, c'est affreux! voilà comme je suis traitée, pauvre malheureuse!

Et la Sylvia, qui à chacun de ces mots qu'elle entrecoupait de sanglots élevait de plus en plus la voix, se mit à s'arracher son tour de faux cheveux, et à tomber en pamoison. A ce vacarme accourut la femme de chambre; mais après avoir jugé, par un regard, de l'état des affaires, elle crut devoir se tenir dans les bornes d'une prudente neutralité, et s'arrêta au beau milieu de la chambre élevant à tout hasard la voix au diapason de celle de la Sylvia, qui abandonée sur un sofa déménant bras et jambes, ne cessait de crier à tue-tête:

— Mes enfans me menacent! ce sont mes propres enfans qui me font mourir!

Sur l'entrefaite, le marmiton, épouvanté du bruit d'enfer qui parvint jusqu'à lui, crut de son devoir d'aller offrir ses services à ces dames, tandis que Toni le gondolier se precipitait sur ses traces. En cinq minutes la chambre à coucher d'Ariel parut se transformer en une place prise d'assaut. César s'y tenait flégmatiquement au beau milieu, tâchant de comprendre de quoi il était question, tandis que le régisseur du théâtre, survenu tout juste en ce moment, afin d'avertir Ariel de se préparer pour une répétition extraordinaire qui devait avoir lieu dans la matinée, ne trouvant personne dans toute la maison, et guidé par les cris, se présenta à son tour sur le seuil.



Lorsque César eût saisi le mot de l'énigme, en véritable ami de le paix, il se mit, le plus tranquillement du monde, en devoir de la faire agréer aux deux parties belligérantes, par le moyen le plus simple; c'est-à-dire en emportant chez lui le fruit de la discorde. Et déjà il s'en était emparé et se disposait à l'œuvre magnanime avec la dignité d'un Salomon, lorsque la Sylvia, qui tout en se débattant dans les convultions, tenait un œuil au guet, ayant pénétré à tems l'intention de son fils, bondit comme une tigresse blessé, et se jetant sur lui, le saisit aux épaules, lui arracha l'écharpe qu'il tenait déjà sous son bras, et sans discontinuer des marques sonores de sa douleur, sortit précipitamment de la chambre de sa fille, et courut dans la sienne. Là elle ouvrit une commode, y jeta l'écharpe, et après l'avoir assurée contre toute surprise par le moyen d'un double tour de clef, elle alla exhaler son dernier sanglot à la cuisine, où elle se fit apprêter à la hâte un *zabaione* au vin de Cypre, afin d'apaiser le spasme de ses nerfs brisés.

Pendant le tems qu'avait duré cette scène, Ariel était demeurée pâle et immobile dans son lit; mais lorsqu'enfin elle se vit libre et seule, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Qu'ai je donc fait, juste ciel! pensa-t-elle, pour mériter tant de douloureuses humiliations? que suis-je pour que le destin se plaise à me jeter sans cesse cette fange au front, qui le marque comme le fer rouge l'épaule du forçat? N'ai-je pas reçu en partage de la nature une âme qui abhorre toute bassesse, toute impureté? Mon cœur n'est-il donc pas fait pour sentir tout ce qui fait l'orgueil et la joie des autres femmes? Et cependant si j'allais demander compte aux hommes de mes souffrances, ils me répondraient: tais-toi, fille d'une danseuse; tais-toi, sœur de ton frère; tais-toi, femme de théâtre! Et je verrais les mères imposer à leurs filles de ne point arrêter leurs regards sur moi, et les époux craindre pour leurs jeunes femmes le contacte même de mes vêtemens, tandis que des hommes à qui ma jeunesse pourrait paraître une fleur désirable, me diraient hardiment et sans détour: Tu me plais; à toi cet or, à toi ce qui m'appartient en dehors de mon cœur, si tu veux m'aimer! Et parce que ce lot d'infamie serait rejeté avec horreur, l'on dirait que je n'ai pas même



cette qualité que possèdent mes pareilles, la franchise, et n'en serais, comme je le suis en effet, que plus méprisée! Oh heureuse! heureuse mille fois cette Gelsomina que les enfans insultent dans les rues, mais à qui un homme, comme Paul Beer, peut offrir avec un tendre orgueil des fleurs sur l'autel de la Madone!

# CHAPITRE TROISIÈME.

A l'âge de cinq ans la fille de la Sylvia avait été placée par un personnage d'un rang très-élevé dans le premier pensionnat de Florence; là connue sous le nom de mademoiselle Weimar, elle passa de l'enfance à l'aurore de la jeunesse toujours surveillée et chérie par son protecteur, qui ne demeurant point à Florence, s'y rendait deux fois par an tout exprès pour la voir et passer quelques jours avec elle.

Ariel venait d'atteindre sa quatorzième année lorsqu'une charmante enfant de l'Allemagne, à peu près de son âge, fut placée dans le même pensionnat où elle était, moins pour profiter de l'éducation achevée que l'on y recevait que dans

le but qu'elle eut à respirer l'air tiède et pur de l'Italie, que sa faible poitrine réclamait.

Beaucoup de rapport dans le caractère, et une certaine conformité de position, puisqu'Ariel aussi bien que Cécile, étaient sans parents à Florence, firent naître entre ces deux jeunes filles une prompte sympathie, qui devint bientôt un sentiment de tendresse exaltée.

Cécile, née dans le duché de Saxe, était l'enfant la plus romanesque que la rêveuse Allemagne eût nourri dans son sein, et en même tems la plus douce créature qui fut au monde dans sa vive étourderie. Elle avait perdu son père dès le berceau, et depuis deux ans sa mère aussi n'était plus ; il ne lui restait de proche parent qu'un frère, qui faisait alors son cours universitaire à Heidelberg. Cécile parlait de ce jeune homme en sœur idolâtre ; à l' entendre, personne au monde ne pouvait posséder autant de talent, ni de bonté, ni de courage, ni d'attraits extérieurs que Paul, qu'elle considérait absolument comme un être parfait. Celui-ci de son côté, à en juger par ses lettres, rendait à sa sœur tout l'amour qu'il en recevait; seulement sa tendresse à lui semblait moins romanesque, mais tout aussi profonde.

Dès que Cécile devint l'amie d'Ariel, elle éprou-



va le besoin de faire partager à son ange (comme elle appelait uniquement cette dernière) tous les sentimens qui débordaient de son propre cœur, ne lui suffisant pas d'en être chérie personnellement, mais voulant qu' elle aimât tout ce que de son côté elle affectionnait.

C'était surtout à son frère que Cécile prétendait devoir revenir une riche part de cet amour, qu'Ariel lui accordait; et dans le cas que son amie se fût refusée à un tel arrangement, elle n'en voulait plus pour elle même, et refusait le tout, sans admettre même la possibilité d'une transaction.

A l'âge heureux où se trouvaient Ariel et Cécile, rien ne se communique avec autant de facilité que ces sortes d'enthousiasme; déjà la jeune Allemande n'avait plus besoin d'exciter l'attention de l'Ange lorsqu'il était question de Paul. Toutes les lettres que Cécile recevait de lui, étaient lues en commun, par les deux amies, avec une avidité presqu'égale de part et d'autre. En attendant, le jeune étudiant de Heidelberg commençait, lui aussi, à subir l'influence de l'idée fixe de sa sœur, qui s'était jurée que son frère se passionnerait de son côté pour celle dont elle disposait le cœur et l'esprit en sa faveur.

Tout raisonnable que nous voulons nous ima-

giner le frère de Cécile, un philosophe de dix-huit ans est toujours un pauvre défenseur de sa raison lorsque l'attaque part de deux gentilles fillettes de quatorze. Je ne veux pas dire avec cela qu'Ariel usât de cette coquetterie, que le sexe, en général, sait si bien mettre en jeu quand même la garantie de la distance devrait raisonnablement suffire contre ses dangereuses surprises; mais Cécile y suppléait, et toutes les lettres qu'elle dirigeait à son frère étaient remplies de détails ravissants qui eussent fait perdre la tête à Caton même d'effrayante mémoire.

N'avoir jamais vu une personne, n'est pas une bonne raison pour n'en pas tomber amoureux, surtout quand on n'a pas atteint la vingtaine. Paul débuta sur le chemin que sa sœur lui avait tracé par des vers dirigés à l'Ange mystérieux, que Cécile reçut et fit parvenir à leur adresse. Dès lors commença entre ces trois enfans une singulière correspondance, d'abord timide, indirecte, voilée; ensuite, peu à peu, grâce à la franche étourderie de Cécile, pleine d'ardeur, inquiète, passionnée. Cécile disait souvent à Ariel:

— Décidement tu dois devenir ma sœur; nous ne sommes pas riches mon frère et moi, mais nous avons de quoi vivre; d'ailleurs Paul, par ses talents, peut parvenir à tout. De ton côté



ton protecteur, celui qui te tient lieu de père, t'a assurée qu'il te laisserait libre en tout point dans le choix d'un époux; ainsi malgré que mon frère m'ait toujours dit qu'il ne se marierait que difficilement, et jamais avant moi, puisque vous vous aimez, rien ne doit s'opposer à ce que ce mariage s'accomplisse.

« Quant à moi, j'aime ma liberté, et je ne consentirai jamais à la troquer contre l'amour d'un homme qui ait moins de mérite que mon frère, ce qui équivaut à peu près au vœu de mourir fille. Je resterai donc auprès de vous tandis que de votre côté vous me ménagerez la jouissance d'être la vieille tante d'une couvée de jolis marmots, dont je prétends disposer à ma fantaisie. Oh quel bonheur! quel bonheur nous attend! Et à ces folles pensées Cécile sautait de joie, embrassait Ariel à l'étouffer, et lui décrivait la toilette qu'elles devaient porter le jour des noces.

Cécile peignait avec grâce; un jour elle essaya de faire le portrait de son amie. Il réussit au delà de son attente; alors elle dit à Ariel qu'elle comptait l'envoyer à Heidelberg. Ariel se récria en s'obstinant pour deux ou trois jours à refuser son consentement pour un tel envoi; mais comme Cécile se mit à la bouder avec sa pétu-

ance ordinaire, elle finit par se jeter à son cou, et lui dire :

— Au fait ce portrait t'appartient de bon droit, puisque c'est ton œuvre ; je reconnais mon tort en prétendant t'imposer une loi à ce sujet ; ainsi déchire-le, brûle-le...

Cécile lui ferma la bouche par un joyeux baiser, et le portrait ne fut ni brûlé, ni déchiré, mais bien envoyé rejoindre les sévères *in-folio* de notre étudiant, tout-à-fait surpris de se voir en pareille compagnie. Paul envoya à sa sœur, en échange du présent qu'il en avait reçu, une petite croix d'émeraudes, sur le derrière de laquelle leurs deux noms étaient tracés ; Cécile crut le deviner, et depuis ce moment la petite croix ne quitta plus Ariel.

Mais pendant que ces enfans étaient absorbés par ces mille folies, la santé de Cécile, loin de se fortifier, devenait de plus en plus chancelante. Toutefois, soit qu'elle ne s'en aperçût point, ou qu'elle craignit d'alarmer ceux qui l'aimaient, elle se moquait des médecins et de leur mine allongée, lorsqu'ils venaient la visiter, riant à gorge déployée, quand ils étaient partis, et écrivant à Paul qu'elle était sûre de pouvoir aller la rejoindre sous peu, aussi forte de corps qu'il pourrait le désirer ; se réservant, ajoutait-elle toujours,



pour cette époque de causer sérieusement avec lui au sujet d'Ariel ; car dût un enlévement avoir lieu, l'Ange devait être sa femme.

En attendant le soleil de la canicule vint darder ses rayons les plus brûlants sur la terre, et la dessécher. Une nuit Cécile ne pouvant dormir, tant elle se sentait du feu dans la poitrine, s'avisa de quitter sans bruit sa couchette, et comme le dortoir où elle demeurait avec d'autres compagnes, était au rez-de-chaussé, donnant sur le grand jardin de la pension, elle y pénétra en se laissant glisser doucement par la fenêtre qui n'était qu'à une petite hauteur du sol, étant à peine couverte d'un léger peignoir, ayant les épaules, la tête et les pieds nus. Toute heureuse de son équipée après avoir fait quelque tours dans les sombres allées du jardin, Cécile se jeta sur le gazon, et rêvant aux mille projets d'un avenir enchanteur elle finit par se laisser gagner par le sommeil.

Il était grand jour lorsqu'elle se réveilla transie, et toute trempée de rosée matinale. En se promettant de renouveler souvent un tel exploit, et moyennant la même manœuvre qui lui avait valu l'entrée du jardin, elle en sortit avant que la cloche du réveil des pensionnaires leur eût donné l'appel, et regagna son lit, où elle se blot-

tit sans souffler; mais à quelques heures de là une fièvre terrible la saisit, et en trois jours la malheureuse enfant fut emportée par une fluxion de poitrine.

On crut d'abord qu'Ariel deviendrait folle de désespoir à ce coup inattendu; sur quoi la directrice de l'établissement écrivit aussitôt au père adoptif de mademoiselle Weimar, àfin de l'engager à venir voir la jeune fille, dont l'état exigeait, pour le moment, un changement de lieu; mais cette lettre demeura d'abord sans réponse. Enfin après trois semaines d'attente, arriva à la pension la nouvelle que le bienfaiteur d'Ariel, atteint d'une enflammation cérébrale, était mort en peu de jours, sans que son esprit égaré pût trouver un intervalle lucide qui lui permit de signer son testament; de sorte que tout ce qui lui appartenait, passait à ses héritiers naturels, et la jeune fille qu'il avait tant aimée, demeurait aussi pauvre et malheureuse, qu'il avait espéré la rendre fortunée.

Peu de jours après que ce terrible évènement fut connu, la Sylvia arriva à Florence munie des preuves, qui témoignaient de ses droits sur l'enfant que personne ne songeait plus à disputer à sa tendresse, d'ailleurs très accomodante sur certains chapitres, et se présenta pour la première fois à la pension où était sa fille.



La Sylvia dans le fond n'était pas une méchante créature; mais son abord, son langage, le tour de ses idées, sa mise, le tout ensemble de sa personne devait faire un effet singulier sur des femmes comme celles qui avaient élevé Ariel, habituées à leur monde à elles, limité, mesquin même et puéril, mais dont la raideur aristocratique et la prude vanité venait tempérées par cette irréprochable politesse, qui naît naturellement du contact fréquent avec des personnes du grand monde.

Il y avait dix ans qu'Ariel n'avait vu sa mère, et le souvenir qu'elle en avait gardé était si confus, qu'elle ne l'aurait jamais pu reconnaître si elle se fût rencontrée avec elle sans qu'on la lui eût indiquée. D'ailleurs son père adoptif, en l'entourant de tout ce qu'une tendresse passionnée peut suggérer pour captiver le cœur d'un enfant, avait fait tout son possible pour qu'elle oubliât les premières années de son enfance, qui n'avaient ressemblé en rien à celles qui leur avaient succédées. A peine avait-elle su marcher qu'abandonnée à la discrétion des femmes de chambre de sa mère qui en changeait à chaque semaine, et victime de son petit frère déjà assez fort pour la tourmenter, la pauvre enfant s'était bien des fois endormie dans les engoisses de son petit

cœur tout gonflé de larmes, en se rappelant avec envie les baisers et les caresses qu'elle voyait parfois d'autres enfans recevoir de ceux qui les entouraient. La Sylvia, qui passait sa vie hors de chez elle, ou bien absorbée par des intérêts avec lesquels ses enfans n'avaient rien à démêler, résumait son amour pour eux en cela, qu'ils fussent bourrés de nourriture, qu'on leur permit de crier du matin au soir tout à leur aise, et parvenus à l'âge, où ils auraient pu s'habituer à l'occupation, que rien ne contrariât l'instinct de la paresse si naturelle à l'enfance. Du reste, elle ne soupçonnait pas même que ces pauvres petits êtres pussent avoir des besoins de l'âme, un cœur pour recevoir et donner de la tendresse, la faculté de ressentir la joie ou la douleur qui ne fût pas de pure sensation, mais bien de sentiment.

Aussi les regrets d'Ariel en quittant la maison maternelle n'avaient pas été bien vifs, et comme il ne fut question après cet éloignement d'aucune correspondence directe, que jamais une lettre de la mère ne vint ranimer dans l'esprit de la fille le souvenir du lien sacré que la nature avait mis entre elles, Ariel finit par ne plus s'appuyer que sur l'amour de son bienfaiteur qui de son côté lui disait sans cesse qu'elle devait voir en lui



père, mère, parents; qu'il était à lui seul tou sa famille et l'unique garant de son heureux avenir.

Lorsque l'on annonça à la jeune fille, écrasée sous le poids de la double perte qu'elle venait de faire, l'arrivée de sa mère, elle se sentit d'abord comme illuminée tout-à-coup par un rayon de divine espérance; il lui sembla que le cœur d'une mère dût renfermer pour son enfant les germes de toutes les consolations, et que dans ses bras elle allait retrouver quelque chose de ce qu'elle avait perdu.

Ce fut sous l'influence de ce sentiment que la jeune fille invitée par la directrice du pensionnat se dirigea vers le salon où l'ex-danseuse l'attendait. Le premier mouvement de l'enfant en apercevant de loin celle qui lui avait donné la vie, fut de courir à elle et de se jeter, toute en larmes, sur son sein; mais la voix retentissante de la Sylvia, qui à cette réception, à laquelle elle n'avait pas songé, se mit à éclater de rire, dans la bonne intention de ne pas *dorloter la sensiblerie de la petite*, la réveilla tout-à-coup à une sorte d'épouvante; son corps se roidit, ses larmes se tarirent à l'instant même, et une main de glace parut se poser lourdement sur son cœur. Ce fut ainsi qu'elle fit ses apprêts de

départ du lieu qui avait vu naître et mourir l'innocent bonheur de ses premières années. Ayant quitté Florence ce jour même, sa mère la conduisit à Milan, où elle était établie depuis bon nombre d'années.

Une fois installée chez sa mère, dont la fortune se résumait à une rente viagère de deux mille francs, ce ne fut point la perspective d'une existence pauvre et ignorée, qui effraya Ariel, mais bien la société singulière qu'on y recevait, et dont la Sylvia faisait ses délices.

Cependant, peu à peu les manières d'Ariel, sa beauté si délicate et si pure, les talents dont elle était ornée, et même cette retenue continuelle et ce calme sérieux qui, sans être naturel à son caractère, ne l'abandonnait plus, tout cela finit par en imposer en quelque sorte à la Sylvia, qui, sans qu'elle songeât à s'en rendre compte, subit la magique influence de son approche, influence qui se montrait au dehors par quelques modifications dans ses habitudes et dans ses goûts.

Ariel avait un talent décidé pour la musique, et possédait une voix ravissante; dès que la Sylvia s'en fut assurée ostensiblement, elle n'eut plus d'autre rêve que celui de voir sa fille *prima donna;* mais elle ne se fesait pas illusion sur les difficultés qui se présenteraient tout d'a-



bord pour l'accomplissement de ce vœu, et n'osait, en attendant, en dire mot à celle qui seule pouvait en décider, et dont elle prévoyait la résistence.

Cependant, la société de la Sylvia s'était insensiblement tout-à-fait renouvelée; presque toutes les bonnes amies de l'ex-danseuse, à qui la beauté et le ton de la jeune personne ne pouvaient convenir, après avoir soulagé leur jalousie par des sarcasmes bilieux et ridicules, finirent par déserter le champ de bataille; et les hommes, avec qui ces femmes se plaisaient, ne les rencontrant plus où jusqu'alors ils avaient eu l'habitude de les aller chercher, et gênés d'ailleurs par l'air peu engageant de celle qui avait été la cause de leur désertion, les imitèrent bientôt.

Alors des artistes distingués, des poètes, des jeunes gens de mérite, leur succédèrent; Ariel, quoique toujours mélancolique, trouva néanmoins du charme aux petites soirées, qui allèrent s'organisant chez sa mère, et dont elle était l'âme. L'on y fesait de la musique excellente et sans prétention, l'on discutait sur les arts et la littérature sans pédanterie et sans rancune, enfin l'on s'abandonnait à la vivacité naturelle, à la jeunesse

sans mauvais ton, et Ariel se sentit petit-à-petit réconcilier avec sa nouvelle existence.

Mais ce fut alors que l'ex-danseuse, par sa précipitation à vouloir profiter de ces bonnes dispositions, dans lesquelles commençait à se trouver l'esprit de sa fille, qui revenait sur beaucoup de préjugés de son éducation, rouvrit toutes ses blessures, à peine cicatrisées, et les fit cruellement saigner.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

La Sylvia, pendant sa jeunesse, avait aimé l'argent pour le dépenser; ensuite elle l'aima pour le posséder. Lorsque son âge l'eut avertie que dorénavant elle ne pouvait plus s'attendre à des présents spontanés, elle acquit un talent particulier d'extorquer à l'amiable, ne fut-ce qu'une bagatelle, à tous ses bons amis.

Or, son fils César lui ressemblait d'une manière étonnante, tant au physique qu'au moral, ayant cependant sur elle l'avantage de cet égoïsme parfait qui, en général, est l'apanage de la *partie protectrice* du genre humain.

Ayant à peine vingt deux ans, le fils de la Sylvia, en était encore à la première période de

sa passion pour l'argent; c'est-à-dire qu'il lui en fallait à tout prix, du moment que l' expérience lui avait prouvé être l'argent une chose indispensable au bien être de la vie. Toutefois il faut convenir que dès que son gousset se trouvait bien garni, jamais un bon compagnon de table ou d'orgie n'aurait fait un vain appel à sa libéralité; mais aussi, quand sa bourse était à sec, tout moyen lui convenait également pour la remplir de nouveau. C'était alors qu'il abordait franchement la question avec la première personne venue, tout aussi bien qu'avec une ancienne connaissance, et personne ne pouvait se vanter de s'être tiré d'affaire par des simples paroles. Il est vrai que dans les cas désespérés César était assez bon enfant pour se contenter d'un bijoux, voir même de quelques hardes; et lorsqu'il était parvenu à remporter une victoire, qui lui avait coûté beaucoup de peine, ayant du lutter contre un adversaire tenace, il ne connaissait pas de jouissance plus chatouilleuse que d'en raconter les détails à sa sœur, surtout lorsqu'il la voyait entourée par ceux qu'il appelait ses mirliflores efflanqués.

Jusqu'à l'époque du retour de César chez sa mère, la petite chambre particulière d'Ariel avait été considérée comme une sorte d'asyle inviolable,



que la Sylvia elle-même avait toujours respecté. Tous les meubles, tous les effets qui s'y trouvaient, appartenaient exclusivement à la jeune fille, qui les avait emportés avec elle du pensionnat, comme des précieux souvenirs de son bienfaiteur; et à l'exception de quelques objets, que sa mère avait su lui extorquer à titre de présent, jamais cette dernière n'avait songé à lui en contester la jouissance.

Mais dès que César, de retour à ses Pénates, se fut installé dans le petit ménage, tout changea d'aspect. Le nouveau venu commença d'abord par trouver étrange que sa sœur s'arrogeât le droit de s'enfermer seule pour passer ses longues journées dans cette chambre qu'il trouvait, lui, tout-à-fait de son goût. Ce goût devint bientôt si vif, qu'il le contraignit d'aller s'y installer aussi, et précisément aux heures où Ariel était disposée à la solitude; là, couché de tout son long sur le sofa de satin bleu, sur lequel Cécile et Ariel s'étaient assises si souvent en parlant d'avenir, il la raillait sur ses grands airs, se moquait de son ton sentimental, et voulant, disait-il, la corriger de ses ridicules, lui racontait des anecdotes, à lui soulever le cœur, ou à faire monter la rougeur à son front pudique.

Bientôt César ne se contenta pas d'aller seul

passer les matinées dans la chambre de sa sœur; il y reçut ses intimes amis; et tandis que les anecdotes allaient leur train, il la forçait de demeurer avec eux, afin d'entretenir leurs verres pleins, et de faire, ajoutait-il, les honneurs de chez elle.

Au bout de trois mois, Ariel, ne pouvant plus supporter un tel supplice, renonça à sa chambre, et alla s'installer dans un réduit obscur et sans air, qui, jusqu'alors, avait servi à leur bonne. Cette dernière venait d'être congédiée, d'après les conseils de César, lequel avait démontré à sa mère la nécessité d'une telle mesure, afin qu'Ariel, étant obligée de s'occuper de tous les détails du ménage, eût, disait-il, à se dégriser de ses idées de princesse. Au reste, avait-il soin d'ajouter, pour calmer l'espèce de remords dont la Sylvia ne pouvait se défendre, en voyant la jeune fille succomber à la peine, — je voudrais bien savoir de qui dépend, si ce n'est d'elle-même, un heureux changement dans tout cela! que ma sœur se rende à la nécessité qui l'appelle sur la scène, et rien ne s'opposera plus à ce qu'elle ne reprenne ses airs de grande dame et ses fantaisies romanesques!

En attendant, tous les meubles tant chéris d'Ariel, son petit lit d'acajou, sa toilette en ver-



meil, et jusqu'à son piano, cet instrument tant aimé qui avait été le confident de ses rêveries harmonieuses depuis son adolescence, et son consolateur dans les jours d'isolement et de tristesse, tout passa aux mains de César, qui, un à un, les céda au frippier.

Bientôt la pension viagère de la Sylvia fut à moitié engagée pour subvenir aux désordres de son fils; des créanciers de tout genre vinrent ensuite faire des scènes au logis, tandis que César allait son train, passant les nuits en orgies, et les jours à se désennuyer, en ménageant à sa sœur des supplices vraiment diaboliques dans leur application. Rien n'était pour lui plus amusant que de voir Ariel rapiécer ses hardes crasseuses, laver son linge dégouttant de vin, lui apprêter des mets puant l'ail, faire et refaire, dix fois par jour, son lit; et puis il la raillait sur sa mine, sur sa tournure, et les pleurs silencieux de la jeune fille étaient le dernier assaisonnement à la bonne humeur qu'elle lui procurait. Souvent aussi il la forçait à sortir et à se montrer avec lui dans les lieux les plus fréquentés; et lorsqu'il l'y avait traînée, il lui fesait des scènes, en prétendant qu'elle encourageait par ses regards, tel ou tel homme, à l'observer, à la suivre; et à ce sujet il s'écriait:

— Ne t'avise jamais de vouloir te faire un amant avant de t'avoir fait une position, car je t'assommerais plutôt que de le permettre?

La Sylvia s'apercevait de l'horrible accablement dans lequel était tombée Ariel, mais n'osait pas interposer son autorité pour la soulager. D'ailleurs elle-même, continuellement harcelée par les créanciers de son fils, sans cesse en proie à des soucis qui se multipliaient, sans autre perspective que la misère, qui s'approchait à grands pas, elle se disait qu'il n'y avait peut-être que ces moyens extrêmes qui pussent être propre à reduire Ariel à accepter la chance du théâtre, qu'on ne cessait de lui proposer, et qui seule pouvait promettre une position assurée et brillante à toute la famille.

En effet, après neuf mois d'une existence infernale, celle qui avait été l'amie de Cécile, fut engagée comme premier sujet au théâtre de l'Opéra Italien de Munich.

Parmi les lettres de recommandation, qu'on donna à la jeune débutante, il s'en trouva une adressée au comte de Shaül, hongrois d'une grande naissance, chargé, en ce moment, par l'Autriche, d'une mission auprès de la Cour de Bavière. Le comte, à trente neuf ans, était encore un des plus beaux hommes qu'on pût voir,



ayant ce ton exquis, qui distingue si bien la personne qui a été élevée, de celle qui, à force d'une tardive habitude, a acquis une sorte de vernis, qui ne peut en imposer qu'au premier abord. Galant sans fadeur auprès du sexe, le comte était toujours bien placé, soit qu'il se trouvât à la table d'un souverain, dans le boudoir d'une grande dame, ou à un raout d'artistes.

De Shaül avait passé plusieurs années de sa première jeunesse en France, à cette époque, où les Encyclopédistes répandaient leur doctrine, à laquelle Voltaire donna son nom. A peine échappé des mains de son précepteur, à la rigoureuse et pédantesque surveillance de la comtesse sa mère, le jeune homme embrassa aussitôt, par ton, les principes des philosophes français, s'y tint ensuite par habitude, s'y attacha enfin par système.

Le comte, avec la réputation d'un homme gâté par le beau sexe, et d'ailleurs très sensible à ses charmes, avait cependant atteint l'âge auquel les folies d'amour se changent facilement en ridicules, sans avoir été jamais amoureux. Croyant connaître les femmes, parce qu'il en avait beaucoup vues, il les jugeait avec ses sens, non avec son âme. Leurs petites vanités, leurs petites ruses, leurs petites bassesses, leur petite

hypocrisie, d'autant plus dégoutante, qu'elle ne consiste pas à cacher ce qu'elles sentent, mais bien à feindre ce qu' elles ne sentent pas, tout cet ensemble de petits vices, qui, en général, constituent la femme sociale, telle que nécessairement doit devenir toute créature élevée dans l'esclavage, et qui ayant perdu, dans l'habitude d'une molle oisiveté, la conscience de sa libre origine, accepte son lot de lâcheté, comme une vertu, en lui donnant le nom pompeux de résignation, et croit qu'il suffise de paraître ce qu'elle n'est pas pour en valoir mieux, le comte, dis-je, avait refoulé si profondément au dedans de lui ce saint enthousiasme, sans lequel l'amour n'est pas possible, qu'il n'en était resté pas seulement l'ombre à la surface.

Lorsque le comte de Shaül vit Ariel pour la première fois, il la trouva *délicieuse;* ce fut là son mot; mais d'ailleurs un peu gauche et drôlement timide pour une fille de dix-neuf ans, qui se voue à la scène, ayant une Sylvia pour mère, et un César pour frère.

Cependant, avec l'opinion juste ou fausse que le comte s' était formée du sexe en général, il se dit à lui-même, à cette occasion, que peut-être cette jeune *prima donna*, pour le piquant de la nouveauté, dans sa position, s'était avisée



de choisir le rôle d'enfant timide, pour se produire et faire effet dans le monde, tout comme d'autres femmes prennent plaisir parfois à faire en sorte qu'on les suppose plus effrontées qu'elles ne le sont réellement. Du reste, il faut convenir que les jeunes femmes de tout rang ont, en général, la singulière manie de se poser; avec cela on peut être, à peu près, sûr, que le rôle, dans lequel elles aiment à se produire, est presque toujours l'opposé parfait de leur vrai caractère, et des conditions dans lesquelles elles se trouvent.

Notre Hongrois, sur qui la beauté d'Ariel faisait une forte impression, connaissait trop bien son *savoir vivre*, pour ne pas être disposé à passer, à une si jolie personne, cette sorte de caprice innocent, et même à le seconder pour un certain temps, de tout son galant pouvoir, du moment qu'une telle complaisance de sa part, ne paraissait nullement nuire à ses intérêts auprès d'elle.

En effet Ariel, déjà révolté de ce genre d'hommage, que dans son nouvel état tous les hommes qui l'approchaient, se croyaient en droit de lui offrir, ne pouvait s'empêcher de faire des comparaisons, qui devaient nécessairement résulter favorables au comte; aussi, bonne et confiante, comme on l'est à son âge, elle alla au-devant

de son empressement, mue par une sorte de reconnaissance, dont elle ne cherchait nullement à cacher la candide expression; et bientôt elle considéra, comme un véritable bonheur, sa connaissance avec lui.

Un mois se passa, et le comte, qui se promettait tous les jours d'en venir enfin à une explication avec Ariel, par un inconcevable sentiment, qu'il ne savait définir, et dont lui-même rougissait comme d'un ridicule impardonnable, n'avait pas osé sortir, le moins du monde, de la réserve dans laquelle il s'était tenu jusqu'alors avec elle, tout en se montrant cependant d'un empressement, qui aurait éclairé sur ses véritables intentions à son égard, toute femme plus avisée que la fille de Sylvia.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

A l'époque où le comte de Shaül se rendait en Bavière pour remplir les fonctions de la charge qu'il venait d'accepter, c'est-à-dire, quelques mois avant la venue d'Ariel à Munich, Paul Beer, ayant achevé son cours universitaire, fesait sa tournée d'Allemagne, le sac sur l'épaule, et la casquette d'étudiant, qu'il n'avait pas encore quittée, sur l'oreille, s'arrêtant ça et là sans projets, hormis celui de s'instruire. Or, en passant par Munich, le hazard le fit rencontrer avec le comte de Shaül, qui, dès le premier abord, se sentit entraîné vers lui d'une manière irrésistible.

De Shaül, sous le sourire fin et moqueur

qui le distinguait, et malgré son scepticisme à l'égard des femmes, cachait, sans que lui-même s'en doutât, plus de jeunesse, plus d'inquiète sensibilité, plus de désirs de l'âme non assouvis, que la plus part des hommes de son âge, en qui l'égoïsme survit, en général, seul au milieu des débris des sentiments généreux que leur jeunesse avait nourris.

La vue de Paul, dont l'aspect frappait d'abord toute personne qui eût arrêté sur lui un regard intelligent, la connaissance plus intime qu'il fit ensuite avec lui, réveillèrent tout-à-coup sa pensée à un monde tout nouveau; fesant un retour sur lui-même, sur tant de belles années perdues pour le bonheur, dans des triomphes futils de vanité et de chimériques jouissances, il sent à cette heure, qu'à tout prix il voudrait rallumer dans son âme le flambeau sacré de la foi, qu'il avait jadis tant travaillé à éteindre. Alors il se dit que Paul Beer aurait seul le pouvoir d'opérer ce miracle; cependant le jeune homme peut quitter Munich d'un instant à l'autre, et alors, plus d'espoir! Le froid mortel, qui commençait à se dissiper autour de son cœur, par le contact de celui tout brûlant de Paul, revêtirait à tout jamais cette triple couche de glace, qui avait rendue stérile sa jeunesse dans sa fleur, ne lui laissant pas même



la douceur d'un souvenir pour colorer, de son reflet mélancolique mais cher, une existence sans but et sans affections. A force de se creuser le cerveau à fin de réussir dans son vœu le plus ardent, le comte songea tout-à-coup à la place de secrétaire, encore vacante, attachée à la mission diplomatique qu'il dirigeait. Sûr de pouvoir compter sur l'agrément de sa Cour, dans le cas qu'il eût à lui proposer une personne qu'il jugerait propre à la remplir, il en parla au jeune homme. Celui-ci hésita quelque temps, mais les instances de de Shaül furent si vives, qu'il donna à la fin son consentement, et fut nommé à la place en question.

Sur ces entrefaites, Ariel arriva à Munich, et bientôt toute la ville fut occupée de la liaison du comte avec la jolie cantatrice. Cela suffit pour que Paul Beer évitât soigneusement de se rencontrer avec elle, ne voulant pas, étant devenu en quelque sorte dépendant de de Shaül, paraître embrasser sa manière de vivre, qu'il n'approuvait pas toujours, mais ne prétendant pas non plus s'ériger, à son égard, en Mentor, ou en censeur; de manière que le soir du début d'Ariel arriva sans que Paul eût jamais aperçu, ni de près, ni de loin, celle que déjà tout Munich considérait comme la maîtresse avouée du comte.

Les heures qui précédèrent cette soirée décisive pour la jeune artiste, furent pour elle une lente et cruelle agonie, dont seulement ceux-là, qui ont eu à faire au public, peuvent se faire une idée. Et il faut ajouter, à la juste frayeur qu'Ariel avait de cette hydre si formidable que l'on appelle public, et les conseils que la Sylvia ne cessait de lui donner afin, disait-elle, de se le rendre favorable, et les encouragements de César, et les transes du *maestro*, qui ne cessait de lui recommander tel ou tel autre morceau, l'*adagio* de l'air, la *stretta* du duo, desquels, disait-il, dépendaient le sort de son ouvrage, et l'agitation du régisseur, l'air surnois du ténor, qui lui en voulait mortellement à cause du mauvais succès de ses prétentions galantes auprès d'elle, et vous conceverez, à-peu-près, comme la pauvre Ariel dût se trouver.

De Shaül seul, parmi ceux qui l'entouraient, savait trouver de ces mots qui encouragent et raniment; lui seulement paraissait deviner ce qu'il fallait à la pauvre enfant, agitée et hors d'elle-même; aussi elle n'avait jamais voulu qu'il s'éloignât pendant cette dernière journée; et lorsque l'heure de se rendre au théâtre fut venue, comme de Shaül avait ses entrées sur la scène, elle lui fit promettre de l'aller voir dans sa loge,



avant la levée du rideau. Lorsqu'au moment convenu le comte alla rejoindre Ariel, celle-ci, déjà habillée, se tenait debout à côté de sa mère, qui, abandonnée sur une chaise, au fond d'une coulisse, pleurait comme une Madeleine, ce qui n'était certainement pas propre à ranimer les esprits égarés de la jeune fille. Aussi, à peine eut-elle aperçu de loin le comte, qu'elle courut à sa rencontre, et en s'emparant de sa main, l'entraîna avec elle. L'ouverture est jouée, la toile se lève, le chœur, qui précède l'entrée de la *prima donna*, commence. Ariel, pâle comme la mort, sous le fard qui couvre ses joues délicates, tremble de tout son corps, et sa main glacée serre, avec une force convulsive, la main amie qui la soutient. A la dernière mesure du chœur, Ariel, qui avait tenu constamment les yeux fixés sur la scène, dont elle n'est plus séparée que de deux pas, se retourne, par un mouvement aussi soudain qu'imprévu, se jette entre les bras de la personne qui se trouve le plus près d'elle, puis, se redressant aussitôt, elle entre en scène avec le port calme et digne d'une actrice consommée.

Cependant tous les spectateurs des loges, vis-à-vis de la coulisse d'où Ariel est sortie, et toutes les personnes qui sont sur le théâtre,

ont vu ce qui vient de se passer, et l'*audacieuse impudence* de la jeune débutante a étonné à tel point, que l'on était encore à se demander si c'était bien en effet le comte de Shaül, son amant, qu'elle venait d'embrasser ainsi à la face de tout le monde, lorsqu'à l'aspect de tant de beauté, au premier accent de cette voix si pure, qui semblait ne sortir de ses lèvres que pour aller chercher dans les profondeurs de l'âme de ceux qui l'entendaient, tout ce que Dieu pouvait y avoir mis de sentimens nobles et exaltés, l'indignation du public prêt à éclater, céda comme par une force magique devant un inexprimable ravissement.

Cependant, si le talent d'Ariel et les grâces de sa personne lui ont épargné une rude et cruelle leçon, elle n'en fut pas moins, dès ce jour, considérée comme l'actrice la plus effrontée, que la fange des coulisses puisse produire.

Or, à cette époque il advint, qu'Ariel, étant un jour occupée à arranger sur son piano quelques cahiers de musique, le comte de Shaül, se trouvant avec elle, par incident prononça le nom de Paul Beer. Ariel, qui n'avait plus entendu parler du frère de Cécile, depuis la mort de cette dernière, et qui ignorait, par conséquent, qu'il fût à Munich, ne put qu'à grande peine maîtriser



son émotion, à l'idée que ce pouvait être là le même jeune homme, qui n'avait cessé d'occuper son cœur et son imagination, et dont l'image mystérieuse était le songe enchanteur qui l'aidait à supporter la triste réalité de sa vie.

A la suite d'un instant de silence, poussée par le désir irrésistible d'éclairer ses doutes, la jeune personne, tâchant de s'imposer un air calme et naturel, amena le comte à s'exprimer plus directement à l'égard de celui qu'il venait de nommer. A mesure que de Shaül parlait, le cœur d'Ariel débordait de joie, d'enthousiasme et d'espoir.

— Oh c'est lui! se dit-elle à la fin; nul autre, nul autre que le frère de Cécile pourrait être ainsi!

Et sous l'influence d'une telle idée, se mettant au piano, sur le motif d'une ancienne complainte sicilienne, elle improvisa les strophes suivantes:

E ancor son tua, e t'amo,
Genio dei dì perduti,
Per te il mio tristo cielo
Par serenarsi, e i muti
Astri far eco a un divo
Accento di pietà.

E allor che l'alma stanca
Dell'affannosa guerra,
Che muove a lei la possa
Del fato che l'atterra,
Cede all'Inesorabile,
E senza un grido sta.
Ecco in mortal sembianza
A lei ti affacci, e sembri
Dirle con mesto accento:
Di me non ti rimembri?
Oh! tu che fosti mia
Forse più mia non se'?
A queste voci io sento
Scender di fibra in fibra
Una dolcezza, un'estasi
Che fino al ciel mi libra,
E il paradiso io vedo
Schiuso dinanzi a me;
E l'amarezza antica,
Che mi premeva il core,
Trova una larga uscita
Nel pianto dell'amore,
Mentre ritorno a credere,
Sperare e perdonar.

Ici Ariel laissa tomber sa tête sur le pupitre, et oubliant qu'elle n'était pas seule, éclata en sanglots. De Shaül se leva vivement du sofa où il était, et s'approchant d'elle,

— Qu'avez-vous, enfant, dit-il d'une voix très



émue, en posant une des ses mains sur la blonde tête de la cantatrice; vous avez, à ce qu'il paraît, des chagrins, et à moi, votre ami, vous n'en dites rien? C'est mal... très mal, car je vous aime... je vous aime bien, Ariel!

— Oh! je sais que vous êtes bon, fit la jeune fille, en relevant son beau visage ruisselant de larmes, et en le regardant avec une expression d'angélique innocence; aussi, vous suis-je bien reconnaissante, allez, pour tout le bien que votre douce affection m'apporte; car, sans vous, il me semblerait d'être seule sur la terre! Oh! si vous saviez combien il y a là d'amertume! ajouta-t-elle en lui prenant la main avec un douloureux abandon, et en l'appuyant sur son cœur.

A ces mots, à ce geste, au regard, aux paroles dont ils sont accompagnés, voilà tout-à-coup de Shaül baisser les yeux et pâlir. Oui, il pâlit et rougit tour à tour cet homme pour lequel l'amour n'a été jusque là qu'un plaisir. C'est qu'un rayon du feu sacré, que Paul Beer avait déjà rappelé autour de son cœur, vient d'y étinceler par la force magique du sentiment. C'est qu'Ariel, qui, il n'y a encore qu'un instant, n'était pour lui qu'une jolie femme, est devenue le vivant idéal vers lequel son âme rajeunie s'élance impétueuse et passionnée! Maintenant, que

demandera-t-il à cette belle enfant qui le caresse du regard avec tant de douceur? Oh rien, rien dont elle eût à rougir, car fût-il en son pouvoir de la rabaisser au niveau de ses désirs passés, il ne voudrait pas échanger la jouissance de l'adorer sous l'aspect dont elle se présente à cette heure à lui, avec celle de la tenir dans ses bras, déclinée de son ciel d'innocence.

Bientôt Ariel eut assez de confiance en de Shaül pour lui raconter la pure et simple histoire de sa jeune vie; et en se taisant seulement sur ce qui se rapportait directement à Paul Beer, elle lui en retraça les moindres circonstances. En décrivant la vive et tendre affection que son père adoptif avait eu pour elle, et sa douce Cécile, si charmante et si aimée, en comparant les égards, les soins, la délicate tendresse dont avait été entourée son enfance, à ce qui s'en était suivi, des larmes amères coulaient de ses yeux en inondant son beau visage. Le comte les lui essuyait de tems à autre avec son mouchoir, et un mélancolique bonheur descendait en lui comme au fond d'une fleur desséchée une goutte de rosée matinale rappelle souvent au parfum évanoui.

## CHAPITRE SIXIÈME.

Après un séjour de quatre mois à Munich, Ariel, par un brillant engagement, fut appelée au théâtre de Saint-Charles à Naples, malgré que ce même théâtre se trouvât en ce moment riche d'une autre *prima donna*, nommée la Romanina, dont toute la jeunesse napolitaine raffolait.

Fille du peuple, des environs de Rome, dont elle avait empruntée la dénomination, la Romanina possédait une voix magnifique, des yeux noirs à faire baisser ceux d'un Sicilien, des dents de perles, qui se montraient effrontément jusqu'aux gencives, à travers de lèvres charnues, plus rouges que le corail; des cheveux à lui

faire un manteau, bruns, lisses, luisants comme du satin, mais rudes au toucher, et un buste de transtévérinne. Avec cela, l'on comprend aisément comment une femme de théâtre peut être sûre de bien faire son chemin, surtout parmi les enfans du midi.

L'on avait décidé qu'Ariel fairait son début au théâtre Saint-Charles, dans un opéra, où la Romanina avait aussi un rôle à remplir; l'idée de cette concurrence avait d'abord souri à cette dernière, qui, n'ayant pas encore vu la fille de la Sylvia, d'après ce qu'on lui avait dit de sa pruderie, cependant si accomodante vis-à-vis du grand seigneur qui se ruinait pour elle, ne pensait nullement que ce dût être là une rivale à craindre, mais propre, au contraire, à donner un relief nouveau à son mérite à elle.

Pour ce qui était de l'opinion généralement reçue à l'égard de notre jeune cantatrice, à part ce qui se rapportait à son talent, elle ne différait pas de beaucoup de celle qu'on en avait donné à Romanina. Une circonstance, dont la pauvre enfant ne se doutait nullement, avait dès le premier tems de son séjour à Munich accrédité des bruits auxquels, du reste, César, tant en faits qu'en paroles, n'avait donné que plus de consistence. Un jour que de Shaül s'était



trouvé seul avec la Sylvia, cette dernière avait amené adroitement la conversation sur le chapitre de sa petite fortune particulière, consistant, comme nous savons, en un viager de deux mille francs, mais alors presqu'en entier engagé pour une couple d'années, grâce aux désordres de César. Cependant la Sylvia, en parlant de cela, y fit une légère modification, en disant au comte qu'elle avait été forcée à ce sacrifice afin de faire face aux dépenses que l'éducation musicale de sa fille avait exigées. De Shaül, vu les dispositions dans lesquelles il se trouvait à l'égard d'Ariel, n'était pas homme à marchander pour des semblables mesquineries; au contraire, il releva la chose, eut l'air de s'y intéresser infiniment, demanda des détails, et voulut juger par lui-même de quelle manière avait été stipulé l'acte de cession temporaire, qui grevait la rente en question. La Sylvia lui montra toutes ces pièces, et le comte, de son côté, demanda à les emporter pour les examiner, dit-il, plus à loisir, avec une scrupuleuse attention.

Quinze jours après, la mère d'Ariel recevait de de Shaül un billet, par lequel il lui disait, qu'à la suite d'un mûr examen des papiers qu'elle lui avait confiés, il s'était aperçu que l'acte dont il s'agissait, n'avait pas été rédigé selon les règles

voulues; de sorte, qu'ayant écrit à ce sujet à la personne, à qui elle avait eu à faire, il était parvenu à arranger les choses au mieux, sur quoi, se reservant de lui donner par la suite une plus ample explication, il la prévenait qu'à dater de ce jour elle eût à se regarder comme rentrée dans ses droits de jouissance absolue de son bien, et pour preuve il lui en faisait parvenir les titres.

La Sylvia n'eut garde d'être difficile à se laisser persuader à cet égard, et tout en trouvant que le noble Hongrois était à la fois l'avoué et le juge le plus capable de l'univers, sans jamais dire un mot, sur ce chapitre, à sa fille, elle en accepta le bénéfice, en tout bien et tout honneur.

Ce fait, sur lequel de Shaül avait cependant gardé un silence absolu, je ne saurais dire comment, tourné de mille façons différentes, et exagéré jusqu'au ridicule, courut bientôt toute la ville; et tandis que le comte l'avait déjà oublié, et qu'Ariel ne songeait même pas à la possibilité de quelque chose qui en approchât, l'un était déjà considéré comme un homme, si non ruiné, du moins sur le point de l'être, et l'autre comme l'instrument qui l'amènerait à ce résultat inévitable.

Ariel arriva donc à Naples précédée d'une réputation, qui n'était pas propre à lui concilier la bienveillance de la jeunesse napolitaine, qui lui aurait pardonné de manger gaiement l'argent d'un grand seigneur, pourvu qu'avec cela elle n'eût pas le ridicule d'affecter une pruderie qui ne laissait à d'autres rien à espérer.



Ce fut à la répétition qu'Ariel et Romanina se rencontrèrent pour la première fois. Si, jusqu'à ce moment, Romanina avait été assez sûre de son fait pour consentir de bonne grâce à paraître sur la scène à côté d'Ariel, au premier regard qu'elle lui jeta, elle se dit aussitôt, que ce ne devait pas être, que cela ne serait jamais. Romanina aurait pu permettre à Ariel de la surpasser en talent, mais de venir se montrer à côté d'elle, avec cette beauté ravissante.... jamais.

De retour chez elle, à la suite de cette première rencontre, Romanina eut d'abord un attaque de nerfs, extorpia d'un coup de pied la Lilinne, une chienne dont elle raffolait, souffleta sa chambrière, et déchira une mante en dentelle, que la couturière venait d'apporter; enfin cette explosion l'ayant pour le moment un peu soulagée, elle commença à réfléchir et à passer en revue tous les moyens dont elle pouvait disposer afin d'atteindre le but qu'elle venait de se proposer.

Ignorante comme une vraie Italienne du peuple de ce tems-là, Romanina possédait, cependant, une intelligence qui ne sommeillait point lorsque il s'agissait de ses propres intérêts. A la fois avide et prodigue d'or sans mesure, elle voulait toujours que ses amants pauvres ou riches, n'importe ce qu'ils fussent, menassent avec elle joyeuse vie ; prétendant néanmoins d'eux un échange équitable, soit en espèces, soit en plaisirs, soit en services, chacun selon son pouvoir. Après avoir donc bien réfléchi et pesé toutes les chances qui se présentaient à son imagination, afin d'empêcher Ariel d'aller en scène, son plan d'attaque fut dressé, et les manœuvres commencèrent aussitôt à être mises en jeu.

S'étant assise à son bureau, Romanina, avec une prestesse prodigieuse, écrivit une vingtaine de billets d'invitation à ses *chers et uniques amis,* pour les engager à se réunir, le soir même, chez elle, où tout était préparé pour un petit souper, auquel elle les priait d'assister. Lorsque cette première besogne fut expédiée, et qu'il ne lui resta plus rien à craindre, ni pour la réussite brillante du festin, ni pour la bonne volonté des conviés à s'y rendre, la belle Italienne n'eut plus d'autres soucis que d'interroger son miroir, et aider la nature dans les priviléges qu'elle lui avait prodiguées.



Après maint et maint essais, elle avait choisi, pour cette importante soirée, une robe de satin noir à hauts volans de dentelle également noirs et d'une richesse extraordinaire. Cette robe rattachée de la poitrine à la ceinture par une rivière de diamant, laissait les épaules et la gorge nues, que des draperies transparentes entouraient voluptueusement. Une pointe de dentelle assortie aux garnitures de la robe, était jetée négligemment sur les nattes de ses cheveux couleur de la nuit, et rattachée sur le côté gauche de la tête par une touffe de roses, qui venaient retomber mollement sur sa joue brune et veloutée. Habillée de la sorte, elle était diaboliquement belle cette femme, qui savait être sérieuse ou folâtre à volonté, et à laquelle le rire désordonné siéyait parfaitement ; aussi reçut-elle ce soir-là ses invités, comme une Arianne sortant des bras de Bacchus.

Je ne saurais dire jusqu'à quelle heure se prolongea le festin chez la cantatrice ; mais ce qui est hors de doute c'est qu'à deux heures du matin, la salle où étaient réunis les convives, fut ébranlée par le bruit de trente voix rétentissantes dans un seul cri d'imprécation obscène contre Ariel, qui alla mourir dans un toast, où le nom de Romanina fut proclamé dans tous

les tons d'une ivresse, que le Bordeaux n'avait pas moins aidé à entretenir, que les attraits de la belle hôtesse.

Comme le plan que Romanina s'était proposé contre Ariel, visait bien plus à la soustraire entièrement aux regards et au jugement du public, qu'à lui ménager une chûte, elle agit en raison, quoique ce dernier expédient lui présentât plus de facilité dans l'exécution; mais Romanina n'était pas femme à reculer devant des difficultés, dans ses haines comme dans ses amours; aussi ses mesures avaient été prises avec un discernement parfait. Elle s'était dit qu'avant tout il fallait égarer la raison calculatrice du directeur, vieux loup dont elle s'était jusqu'alors moquée impitoyablement; puis énivrer le compositeur, qui déjà avait parlé en enthousiaste du talent d'Ariel; gagner le chef d'orchestre, lequel avait soutenu jusqu'alors qu'elle chantait faux, ce qui avait amené entre eux une guerre à outrance; et tendre des chaînes dorées au ténor afin qu'il la secondât en tout ce qu'elle jugerait à propos de dire ou de faire, jusqu'à l'heure où tout serait décidé. D'après cela, les honneurs de cette fête organisée avec tant de promptitude, et qui réussit si bien, selon ses vues, furent reservés presqu'entièrement à ces derniers personnages,



qui, en se rendant à l'invitation de Romanina, ne s'étaient certes nullement doutés de l'importance, que depuis quelques heures ils avaient acquis aux yeux de cette magnifique tigresse.

Toutefois Romanina n'avait pas pour cela négligés ses anciens et fidèles serviteurs, qui en cas désespéré, pouvaient toujours être bons à quelque chose, admis que le but principal qu'elle s'était proposé n'eût pu être atteint.

Dès le lendemain de l'organisation du complot, Ariel put s'apercevoir de quelque chose de mystérieux, qui allait circulant dans la salle de la Répétition. C'était le maestro, qui, tout pâle et embarrassé, commença par avancer, avec quelque hesitation toutefois, que son ouvrage demandait des transpositions, parce qu'il n'allait pas tout-à-fait à la voix des chanteurs. Sur cela le chef d'orchestre, de se récrier, en lui déclarant formellement qu'il ne consentirait jamais que ses musiciens qui savaient déjà leur partition dérogeassent aux convenances, en recommençant la besogne. Le maestro répondit en homme piqué au vif, que les musiciens sont dépendants du compositeur; et ici le chef d'orchestre de lui rire au nez et de le défier de leur faire exécuter une mesure sans son consentement. Tandis que l'on se débattait de la sorte d'un côté de la salle, de

l'autre Romanina, jetée languissamment sur un sofa, agaçait le directeur, lui frappant les doigts avec son éventail, et bâillant de tems à autre, lorsque ses regards se dirigeaient du côté du piano près duquel était assise Ariel en attendant que l'on se décidât à quelque chose. Mais la longue matinée s'écoula de la sorte sans qu'une seule mesure eut été essayée. Le lendemain à cause d'une extinction de voix du ténor la répétition fut suspendue, et pour une semaine on n'en parla pas davantage. Le huitième jour venu, le directeur se présenta chez Ariel, et aprés quelques phrases entortillées il en arriva à lui signifier qu'il était absolument nécessaire de renoncer, pour le moment, à l'idée d'aller en scène avec l'opéra qu'elle avait choisi; que vouloir s'obstiner à ne pas rabattre quelque chose aux termes de son engagement c'était sacrifier les autres sujets, aux moyens desquels l'opéra en question ne convenait nullement.

Ariel, ne comprenant rien à ces étranges nouveautés, ne voulut pas cependant paraître inaccessible à ces bonnes ou mauvaises raisons, et consentit au choix d'un nouvel ouvrage. Mais alors ce fut le tour de Romanina, qui se mit à faire un vacarme d'enfer prétendant que si ce changement convenait aux autres artistes, il ne



lui allait pas à elle: que du moment que les répétitions de l'opéra choisi d'abord avaient été commencées, il fallait aller en scène avec celui-là, sans quoi le public aurait pu supposer que quelqu'un des sujets se montrait inepte à son exécution.

Ceux qui n'ont pas été à même d'apprécier par expérience tous les éléments divers dont se compose la vie d'artiste de théâtre, qui paraît si poétique considérée à sa surface, ne peuvent se faire une juste idée de la prose triviale et parfois dégoutante qui s'y rattache, et dont une plume délicate se refuserait à en tracer les détails. Qu'il suffise de savoir qu'après trois semaines d'une lutte dans laquelle Ariel eut à essuyer plus d'outrages qu'elle ne se serait jamais crue capable de supporter, elle écrivait au comte de Shaül, que se sentant à bout de ses forces elle était decidée à ne pas pousser plus loin le combat, et à abandonner tout-à-fait la partie.

A la réception de cette lettre, le comte, qui supportait déjà assez mal l'éloignement d'Ariel, prit une prompte résolution. Écrivant sur le champ au premier ministre à Vienne, il lui manda qu'une affaire qui le regardait personnellement, et qui était d'une grande importance pour lui, nécessitait de sa part une course à Naples; en conséquence de quoi il demandait la permission de

quitter Munich pour quelques semaines, tandis que son secrétaire Paul Beer le remplacerait au bureau de sa mission.

Le ministre qui avait beaucoup de déférence pour le comte souscrivit à sa demande.

A peine ce dernier eut-il son passeport, qu'il se jeta dans une chaise de poste, et sans se donner une heure de relâche, s'en fut tout droit à Naples, où il ne descendit qu'à la porte de l'hôtel où Ariel était logée. Dire si la pauvre enfant l'accueillit avec joie, avec bonheur, après un mois qu'elle ne voyait autour de soi que des personnes qui la tourmentaient, est chose superflue; dans sa naïve reconnaissance, elle n'avait garde de trouver qu'une telle preuve d'intérêt pouvait bien surpasser ce que l'on a droit de s'attendre ordinairement de la simple amitié; car, malgré qu'elle eût déjà beaucoup souffert, elle n'était pas encore arrivée à cette époque de la vie, où l'on se défie du cœur humain.

Le comte se fit raconter en détails tous ses sujets de plaintes, et bien loin d'approuver sa résolution de rompre son contrat, et de quitter Naples sans avoir débuté, il lui dit de se tenir tranquille, qu'il se chargerait de décider cette affaire.

De Shaül connaissait personnellement le duc de



Vintimigliano, premier chambellan du roi; en quittant Ariel, il se rendit chez lui, et l'informa, en peu de mots, de ce dont il s'agissait. Quoique le duc ne fût investi d'aucun titre qui lui donnât une autorité spéciale dans les affaires du théâtre, il savait néanmoins qu'il n'avait qu'à vouloir, pour que tout s'y exécutât, sans plus de dispute, conformément à ce qu'il jugerait convenable; aussi il donna de bonne grâce sa parole au protecteur de la cantatrice persécutée, que bon ordre serait mis à cette anarchie de coulisses, dont cette dernière avait été la victime.

La journée n'était pas écoulée, que le directeur de Saint-Charles était mandé dans le cabinet du directeur de la Police, où il lui fut signifié que si l'opéra annoncé au public le mois précédent, dans lequel Ariel et Romanina devaient chanter, n'était prêt dans huit jours, il serait tenu, lui, directeur, à payer dix mille francs d'amende. A ces mots l'honnête homme s'inclina jusqu'à terre, et avant qu'une demi heure fût passée, compositeurs, chanteurs et musiciens avaient reçu l'ordre précis de se rendre aux répétitions de l'opéra dont il était question, et qui déjà avait été mis de côté.

Après un tel échec, une seule ressource restait à Romanina; et puisqu'elle ne pouvait plus

empêcher sa rivale d'aller en scène, il fallait du moins lui ménager une rude besogne avec le public.

Sans perdre de temps, réunissant autour d'elle ses *bons* et *anciens amis*, elle les harangue ampouleusement, et dans le sens le plus propre à disposer leurs esprits de manière à amener le résultat auquel elle visait.

— Ceci n'est plus, leur dit-elle, une simple question de goût, de caprice ou d'amusement, qui pouvait vous porter d'abord à préférer pour votre théâtre, une cantatrice à une autre, mais une affaire dans laquelle votre dignité d'homme est sérieusement compromise. Eh quoi? sera-ce donc à titre d'impôt officiel que désormais l'on vous donnera tel ou tel sujet à applaudir sur la scène? et les tems ou Néron allait au milieu d'un cirque, ou sur les planches d'un théâtre, demander à ses sujets des applaudissements, que l'on payait de la tête s'ils n'étaient pas assez vifs, vont-ils donc renaître? Et c'est donc parce qu'une effrontée sert aux plaisirs d'un grand seigneur, d'un noble, d'un étranger, que vous devez, en payant votre argent, l'accepter, tête baissée, comme une troupe d'esclaves se prosterne dans la poussière foulée par son tyran? Oh! mais cela ne sera pas, car je sais que vous êtes de braves cœurs! Car, sans cela, comment se pourrait-il que Romanina, que la fille libre et forte, vous eût choisi, entre tous, pour ses amis, pour ses défenseurs, pour son appui?



A ces mots, la belle péroratrice est interrompue par un hourra de ses paladins, qui jurent par Saint-Gennaro et la Madone, qu'Ariel leur payera cher l'outrage qu'elle leur a suscité.

Elle est enfin arrivée cette fameuse soirée, qui doit décider du triomphe complet de Romanina. Cependant, tout en comptant sur ce triomphe, qui ne peut lui échapper, en lançant à la derobée un regard sur Ariel, elle pâlit et frissonne... que ne donnerait-elle pour avoir en ce moment plutôt la tête de Medusa sous ses yeux, que cette figure si suave, de la fille de la Sylvia!

C'est à Romanina à entrer en scène la première. Le fanatisme qui éclate lorsqu'elle paraît, la rassure de nouveau; et dans la joie qui l'anime, elle chante sa cavatine en ton plus haut que l'orchestre. L'on trouve cela divin, unique, incomparable. A chaque note plus fausse nouveau surcroît d'enthousiasme. Tout-à-coup, voilà un silence profond succéder aux clameurs. On n'entend plus un souffle, et l'on dirait que les trois mille personnes qui sont là réunies, ont cessé d'être du nombre des vivants. C'est Ariel

qui a paru. Au mouvement qu'elle fait en s'avançant pour dégager à demi son front pur du blanc voile qui la couvre, un son aigu, prolongé, tel que le serpent le fait entendre au voyageur égaré dans les sables ardentes du désert, part d'une galerie supérieure. Ce fut le signal du déchaînement. Bientôt la salle entière n'est plus qu'un écho de cette note acérée, qui pénètre dans toutes les fibres, qui tue l'art, qui tue le génie, qui peut parfois tuer la raison même de l'être le mieux organisé. Mais Ariel ne tremble pas, elle. Elle est calme. Une main appuyée à une petite table de décor, située au milieu de la scène, le front haut et les yeux fixés à terre, elle attend. Et qu'attend-elle? Peut-être qu'on l'assomme? car les vociférations, les cris, les menaces ne font qu'augmenter à l'aspect de l'impassibilité de l'actrice. Mais ce qu'attendait Ariel, c'était l'épuisement de sa patience.

Au bout de cinq minutes, tout le sang de la cantatrice reflue à sa tête; elle n'entend plus rien, ne voit, ne considère plus que cette lâche attaque de tants de créatures contre une faible femme, qu'ils ne connaissent pas, qui ne leur a rien fait, dont il ne savent qu'imparfaitement le nom, et par un mouvement simultané, elle s'élance sur le devant de la scène, saisit à deux



mains la blanche couronne qui ceint son front, se l'arrache, la jette à terre, la pousse du pied, et avec la même impétuosité revient sur ses pas et va tomber dans une coulisse, privée de sentiment.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Le public, rendu pour un instant muet de stupeur, se réveille tout-à-coup comme un seul corps, avec une sorte de rugissement; mais aussitôt des ordres supérieurs partent de tous côtés, la toile se baisse, et les plus mutins parmi les spectateurs, qui ne veulent pas lâcher prise, y sont contraints par des moyens plus efficaces que des paroles.

C'est un fait bien prouvé que, lorsque l'injustice arrive à son comble, bien loin d'ôter la force à ceux contre qui elle vient exercée, elle en donne aux êtres mêmes les plus timides et les mieux disposés à une douce soumission. Revenue de son évanouissement, Ariel, qui avait été transportée chez elle, bien loin de se sentir humiliée pour ce qui venait de se passer, en ressentit une sorte de satisfaction exaltée; elle, habituellement si douce et mélancolique, la voilà d'une gaîté folle et railleuse, tirant, de l'aventure même, sujet à mille plaisanteries, qu'elle débite au médecin qui vient de lui ordonner une

saignée, avec des éclats de rire à gagner Eraclite même. Cependant, l'Esculape crut devoir prudemment l'avertir de baisser la voix, car derrière la porte de sa chambre, étaient déjà postés quatre gendarmes; mais en apprenant cette dernière circonstance, l'ilarité d'Ariel n'en devint que plus bruyante.

— Quoi? des braves à ma porte? s'écria-t-elle, avec un nouvel éclat de rire, mais c'est charmant, d'honneur! Me voilà donc créée héroïne de roman! une victime d'état! un être important dans le royaume des deux Siciles! Je vous jure, docteur, que ma vanité en est flattée à tel point, que je crains d'en perdre la tête, jusqu'à oublier que je ne suis qu'une reine à couronne et sceptre de carton.

Le médecin, qui ne se souciait nullement d'après l'auditoire, qu'il savait posté à quatre pas de là, de continuer la conversation sur ce ton, interrogea d'un air affairé sa montre, et enfin se retira, en recommandant à la patiente tranquillité d'esprit et repos de corps.

A six heures Ariel dormait encore du véritable sommeil de l'innocence, lorsqu'un vacarme du diable, qui se faisait à sa porte, la réveilla en sursaut juste au moment où elle s'ouvrait toute grande pour donner passage à un homme



court et repus, aux épaules duquel la Sylvia se cramponnait afin de l'empêcher d'avancer.

— Au nom de par la loi, je vous somme, madame, de me laisser tranquillement à ma besogne, où je m'en vais donner des ordres pour que l'on vous ôte avec la faculté de remuer les mains, celle de me molester davantage.

Et cela disant, le petit homme enfonça avec énergie son chapeau à deux cornes plus avant sur son chef respectable, et se dégageant des étreintes de l'ex-danseuse, ajouta en promenant ses regards à l'entour:

— Eh bien donc, n'est-elle pas ici la cantatrice Ariel, à laquelle je dois et je veux parler sans retard?

Ariel se frotta les yeux, souleva sa petite tête, et ayant, à peu près compris de quoi il s'agissait,

— Eh mon Dieu! ma mère, s'écria-t-elle, ne vous inquietez pas davantage; et puisqu'il paraît que c'est ici l'usage que l'on force la chambre à coucher des femmes, sans même leur donner le temps de sortir de leur lit, il faut s'y soumettre, du moment qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Pendant que la cantatrice s'exprimait de la sorte, l'homme qui avait réussi à s'échapper des griffes de la mère, s'avançait d'un pas d'empe-

reur romain vers le lit de la fille, à la vue de laquelle son regard s'adoucit singulièrement. Ariel, s'étant blottie de nouveau sous les couvertures, ne laissait plus à découvert que le bout de son nez mignon, et une boucle de ses cheveux d'or, qui venait de s'échapper de l'épingle chargée d'abord de la retenir captive.

— Une chaise, fit le magistrat en se retournant avec une mine rébarbative vers la Sylvia, qui se tenait derrière lui.

La chaise approchée, il y étendit sa personne avec complaisance, se frotta les yeux, raffermit son chapeau sur sa tête, puis mettant une main dans la poche de son habit, en tira un papier soigneusement plié en quatre; après quoi, promenant sur la coupable, qui avait toutes les peines du monde à étouffer un rire indiscret, avec un regard dont la sévérité se mariait à la clémence, il déploya la dépêche, et lut, non sans avoir toussé deux fois, les paroles suivantes :

« Mademoiselle Ariel, cantatrice au théâtre « Saint-Charles, ayant hier, 20 juin, manqué de « respect au gracieux public napolitain, de la « manière la plus étrange, la plus inconcevable, « la plus inouïe, vient condamnée aux arrêts sé- « vérissimes pendant un mois; cependant, com-



« me par une grâce spéciale, les susdits arrêts « auront lieu chez elle et non en prison, selon « que la gravité du délit le comporterait; la cou- « pable sera tenue de payer un ducat par jour, « plus la nourriture, à chacune des quatre gar- « des, à qui la surveillance de sa personne sera « confiée. Pendant le temps que la cantatrice « sera sous la domination de la peine infligée, « chaque fois que son devoir l'appellera au théâ- « tre, elle ne pourra s'y rendre qu'accompagnée « de l'escorte indiquée, qui ne la perdera pas « de vue un moment, et la reconduira chez elle « de la même manière qu'elle l'aura emmenée. »

*Nota bene.* « Demain, 22 juin, la susdite Ariel, « coupable de haute impertinence envers le gra- « cieux public napolitain, paraîtra sur la scène « avant le commencement du spectacle pour lui « en demander pardon. En cas de récidive, « pour ce qui touche cette dernière circonstance, « la force suppléera à la bonne volonté de la « coupable. »

— C'est dit, ajouta ici le représentant de la loi, en pliant majestueusement la sentence.

— Comment, s'écria Ariel en faisant un bond dans son lit, c'est moi qui doit demander pardon? C'est moi qui doit faire amende honorable

de ce que je n'ai pas voulu attendre plus longtemps que le public m'assommât? Et c'est parce que je lui ai laissé ma couronne de fleurs en échange de ses outrages que l'on prétend que j'aille implorer sa clémence?

— La justice avant tout, ma belle enfant, prononça, en se rengorgeant, le commissaire.

— Mais, à ce titre, il me semble que c'est au public à me demander pardon.

— Vous plaisantez! La justice ça veut dire la force; aussi vous concevrez aisément qu'un comédien a toujours tort, lorsqu'il s'agit d'une affaire entre lui et la multitude qui le paye pour qu'il l'amuse. Du reste, si ce qui vous fait peur est ce pardon que vous serez obligée d'implorer, qu'à cela ne tienne; c'est une tâche, voyez-vous, que l'on expédie en moins de cinq minutes, et que, je vous en réponds, n'ôtera rien à l'empire que votre beauté assassine doit exercer généralement sur le sexe fort.

Et ici, très satisfait de la grâce avec laquelle il venait de clore sa péroraison, le magistrat se leva, et en dirigeant un dernier regard tendrement protecteur à la cantatrice, sortit de la chambre avec la dignité dont il avait accompagné jusque là ses moindres actions.

Le matin du 22, dans toutes les rues plus



fréquentées de Naples l'on apercevait d'énormes affiches où il était annoncé que le soir même la cantatrice Ariel, avant de se produire dans le rôle qui lui était assigné dans l'opéra, dont l'exécution avait été interrompue trois jours auparavant à cause des désordres survenus, demanderait pardon au public de l'insulte dont elle s'était rendue coupable envers lui, etc., etc.

Le soir vint, et jamais foule pareille n'avait regorgé dans la vaste enceinte du théâtre Saint-Charles. A huit heures la toile se lève, et Ariel, que sa garde environne, est là au milieu de la scène. D'abord immobile, elle fait ensuite un mouvement, relève son beau front, sur lequel la pâleur et la rougeur se succèdent, et s'avance d'un pas. Mais voilà tout-à-coup l'immense salle retentir d'une salve d'applaudissements. Ariel s'avance encore: nouvelle explosion plus frénétique, plus prolongée, plus retentissante que la première. Et mille et mille voix s'élèvent:

— Suffit! suffit! A bas les gardes! Vive Ariel!

Au milieu de ces cris une jeune dame jette de sa loge son bouquet sur la scène. A l'instant toutes les autres l'imitent. Ce fut là la dernière expression de l'enthousiasme le plus fou. Il fallut cette fois encore céder à la masse, et sans que la cantatrice eût prononcé un seul mot,

ordre fut donné aux gardes qui l'environnaient de se retirer, et à elle de rentrer dans les coulisses. Le spectacle commença.

Depuis ce moment Ariel devint l'idole des Napolitains, qui ne voulurent plus entendre parler de Romanina, qui, dans sa rage impuissante, alla à Rome s'enfermer dans une villa, dont jadis un cardinal lui avait offert la jouissance, et qu'elle avait alors refusé.

Voilà à quoi tient bien souvent, dans les petites comme dans les grandes choses, la gloire ou le mépris, la haine ou la faveur publique.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

Peu de jours après les événements que nous venons de rapporter, de Shaül quitta Naples, emportant, plus enfoncé dans son cœur, la blessure qui le faisait souffrire, et dont cependant il n'aurait pas voulu guérir quand même cela eût été en son pouvoir. Quelque fois, il est vrai, à côté de l'image enchanteresse d'Ariel, venait se placer le rire moqueur à bave vénimeuse du monde, et alors toutes les jouissances de cet amour idéal, qui donnait à sa vie un intérêt si nouveau, se troublaient, et il tombait dans le découragement.

Pendant que le comte était en route pour retourner à Munich, voyageant à petites journées,

afin de s'éloigner le plus lentement possible d'Ariel, et de rêver seul, enfoncé dans sa voiture bien close, sans crainte de regards investigateurs, aux courts moments qu'il venait de passer auprès d'elle, déjà des détails sans fin, dans lesquels la vérité se mêlait à tout ce que la malignité peut inventer d'absurde, relatif à ce qui s'était passé au théâtre Saint-Charles, circulaient dans tous les cafés, dans les salons, et pénétrait jusqu'à la cour; et non seulement à Munich, mais à Vienne, et partout où l'on ne demande pas mieux que de s'amuser aux histoires scandaleuses de la journée.

Paul Beer, qui, pendant l'absence du comte, l'avait substitué au bureau de sa mission, en avait toujours reçu des nouvelles très régulièrement; cependant, dans aucune des lettres du comte il ne se trouvait un seul mot qui pût se rapporter à Ariel, ni directement, ni indirectement; ce qui n'était d'ailleurs pas étonnant, ayant Paul Beer, dès les premiers temps et en toute occasion, évité soigneusement qu'un tel sujet d'entretien fût abordé entre lui et son ami. Cependant, à l'heure qu'il est, le jeune secrétaire ne peut ignorer longtemps les propos qui circulent dans tout Munich, propos qui non seulement compromettent le comte dans sa dignité d'homme, mais outragent celle qui est



en quelque sorte attaché à la place qu'il occupe. Prévenu à temps par une lettre de de Shaül, de sa prochaine arrivée, Paul se décide à aller à sa rencontre, déterminé, même au risque de lui déplaire, à l'informer des fâcheuses circonstances qui, à tort ou à raison, pèsent sur lui.

De Shaül était à une demi journée de Munich lorsqu'il fut agréablement surpris à la vue de Paul Beer. Cette marque d'empressement à son égard de la part du jeune homme, n'ayant rien en elle même d'étrange, ne pouvait naturellement rien éveiller dans l'esprit du comte qui fût propre à troubler le plaisir qu'il ressentait à le revoir. Un quart d'heure était à peine écoulé depuis que les deux amis étaient ensemble dans une auberge, assis à la table du déjeûner, et Paul n'avait pas encore osé aborder la question qui le préoccupait, lorsque le comte se souvint tout-à-coup d'une lettre de sa mère, qu'il avait reçu le matin même; la tirant alors de son portefeuille, il la présenta au jeune homme, le priant de la lire attentivement, et de lui dire ensuite ce qu'il en pensait.

— Car, pour moi, ajouta-t-il, j'eus beau me creuser la cervelle afin d'en saisir le mot, elle ne m'en est pas moins restée une énigme indéchiffrable.

Paul Beer la prit, et dès les premières lignes

comprit que cette lettre le prévenait en ce qu'il avait à dire à son ami. La comtesse de Shaül en ne s'expliquant qu'en termes vagues au sujet des événements qui avaient donné lieu à tant de bruits scandaleux, parlait de leur conséquence avec précision et clarté, finissant par dire à son fils, que le ministre, qui s'était empressé de lui expédier le passeport, venait de la quitter, après s'être plaint hautement de sa conduite à lui.

Cette lettre amena naturellement une prompte et franche explication entre le comte et Paul, qui, interpellé par le premier sur ce qui lui restait à faire, repondit qu'il fallait d'abord et sans perdre de temps prévenir un affront, en demandant sa démission à la place qu'il occupait.

— Moi même, poursuivit-il, suis prêt à renoncer à celle que je vous dois, et pour laquelle je ne me sens pas propre, comme pour aucune autre qui demande une subtilité et une souplesse d'esprit qui ne sont pas dans ma nature. L'homme qui est sorti libre des mains du Créateur, doit, avant tout, rendre compte à celui-ci, du temps qu'il soustrait à l'accomplissement des devoirs qui lui furent naturellement assignés; et pour mon compte, je sens que ces devoirs m'appellent dans une voie, non d'éclat et de domi-



nation, mais d'amour et d'indépendence. Je veux être indépendant pour ne trahir personne, et je veux aimer, parce que l'homme est fait non pour lui même, mais pour être un des anneaux de la grande chaîne de l'humanité; car Dieu nous a voulu faibles, malheureux, individuellement impuissants, afin que nous eussions besoin d'être soutenus et consolés, et qu'à notre tour nous fussions un moyen de consolation et un soutien pour autrui. Aimons! Aimons donc nos frères gémissants, et travaillons au soulagement de leur misères avec des entrailles de charité, selon que Jésus Christ nous en a donné l'exemple; et gardons-nous du démon insensé de l'orgueil, qui pourrait nous entraîner à la folle et sotte présomption de nous considérer d'une nature supérieure à la leur. Tout être qui raisonne et sent, doit comprendre que l'unique base de l'indépendance naturelle, c'est l'union; or l'union sans l'amour ne peut subsister; et l'union et l'amour n'existeront jamais sans l'égalité.

Ici Paul Beer s'arrêta, et tint ses yeux flamboyants fixés sur ceux du comte, en ajoutant, après un instant de silence, d'un ton lent et expressif:

— Me comprenez-vous, ami?

Le comte s'empara vivement de la main du

jeune homme, et la pressant fortement sur son sein agité,

— Oui, s'ecria-t-il, oui, je te comprends, grand cœur, et je veux être un des tiens. Quoique d'âge à être à peu près ton père, accepte-moi comme ton disciple, dispose de ma personne, de ma fortune, de toutes les heures de ma vie, et seulement prête-moi le soutien de ta forte persévérance, pour raffermir mes pas inexpérimentés dans la grande voie que tu parcours en maître. Donne-moi ta main, jeune homme, donne-la moi, pour que je sois fort à mon tour, et guide-moi au drapeau qui ombrage ta noble tête, pour qu'au moment de la bataille je sois, comme toi, combattant invincible, et vainqueur généreux!

Paul Beer interrompit le comte en lui disant d'un ton à la fois mélancolique et solennel:

— Mon ami, ne vous abusez pas en me flattant. Oui, notre but est grand et digne, mais plus aisé à concevoir, que d'exécution prompte et facile. Notre arme à nous n'est point le glaive, mais l'équerre et la balance, et notre mot de ralliement, non un cri de guerre, mais un baiser de paix.

## CHAPITRE HUITIÈME.

Revenons maintenant au premier chapitre de cette histoire, c'est-à-dire à la fille de la Sylvia qui a débuté, comme nous avons vu, au théâtre de la Fénice avec un succès si éclatant. Ce que l'on avait dit de Paul Beer pendant le souper chez Alvise, avait frappé Ariel jusqu'au cœur. Ni le temps, ni les circonstances n'avaient affaibli en elle la fantastique et séduisante image de ce jeune homme, le premier songe d'amour des courts instants heureux de sa jeunesse à peine éclose, et qui aux jours du découragement elle s'était plue à renfermer dans le secret de son âme come une promesse de Dieu. Mais hélas! le voilà donc à jamais perdu pour elle ce noble

cœur que tant de fois dans l'ivresse d'une exaltation passionnée, elle avait cru entendre parler au sien, et sentir se fondre en lui par la puissance sympathique d'une mystérieuse étreinte! Tant de fidélité qu'elle lui avait gardé, tant de pressentiments qu'elle avait eu sur ce que le bonheur lui viendrait de lui, tout n'avait donc été que chimères. Paul aime une autre femme! il l'aime de la manière dont elle avait rêvé être aimée un jour!... Il aime une vierge belle et pure, à laquelle il n'ose offrir les fleurs de son amour, que sur l'autel de la mère du Sauveur! Et un retour sur elle-même, sur sa jeunesse, qui s'écoule triste et isolée au milieu des hommages grossiers auxquels trop souvent elle se voit en butte, arrachent à Ariel des larmes amères. Et alors elle se prend à haïr son existence, et jusque sa couronne d'artiste, qu'elle n'aurait pas échangée, en certains moments d'enthousiasme, avec un diadème royal.

Pour toute femme une heure vient, où son sort se décide en ces deux mots: *aimer* ou *ne pas aimer!* c'est-à-dire, vivre ou mourir. Vivre, n'importe si dans les larmes ou dans le bonheur du ciel, ou mourir à la douceur, à la bonté, à la tendresse, et j'oserais presque dire à la chasteté du cœur et de la pensée; en-



fin à tout ce qui constitue réellement la femme, et la rend séduisante et belle.

Jusqu'à l'époque que nous venons de tracer, Ariel avait donné le change à son cœur par ce rêve d'un amour purement idéal, qu'un sentiment de tendre piété avait aidé à nourrir; car, en se conservant fidèle au souvenir de Paul, il lui avait semblé que sa douce Cécile, du haut du ciel, en regardant au fond de son âme, lui savait gré de se conserver pour son frère, telle qu'elle même avait voulu qu'elle fût. Mais à présent que Paul aime une autre jeune fille, toutes ses chères croyances faiblissent; elle n'a plus foi dans les amours de prédestination, ni aux morts veillants sur les survivants qu'ils ont aimés; aussi, en peu de jours Ariel vient à désespérer d'elle même, de la vie, des choses et des hommes, et dans ce découragement affreux, elle désire la mort, l'appelle, l'invoque, et se réjouit du moment qu'elle commence à voir sur sa personne des traces de dépérissement, car elle espère que le vœu qu'elle forme sera bientôt exaucé.

Le comte de Shaül s'est aperçu du changement survenu dans l'humeur de celle qu'il n'a cessé d'aimer en silence, tout en s'étant promis mille fois de vaincre cet amour qui le trouble

et le tourmente, soit qu'il craigne d'être deviné ou de ne l'être jamais par Ariel. L'inquiétude, causée en lui par une telle remarque, finit par le rendre vis-à-vis de la jeune personne, qu'un regard, qu'un simple mot suffit souvent à cette heure à irriter, d'une sollicitude, qui à la longue lui devient importune. Soit qu'un peu d'expérience, due naturellement à son état, eût éveillé dans l'esprit d'Ariel des soupçons par rapport au véritable genre d'affection que le comte lui portait, ou que les plaisanteries peu délicates des personnes qui l'entouraient, aidassent à lui faire deviner ce qu'en pensait le monde, ou enfin que le comte lui même, sans le vouloir, eût montré dans quelque occasion l'humeur, les exigences et les jalousies d'un amant, le fait est qu'Ariel a fini par ne se sentir plus aussi à l'aise avec lui qu'autrefois, et désirer bien moins sa présence.

Cependant le talent artistique de la cantatrice, loin de se ressentir de la souffrance qui vient de s'emparer d'elle, n'en acquiert que plus de ressort. Après avoir passé les longues nuits dans une insomnie fiévreuse, épuisée de sa triste journée, Ariel se traîne le soir au théâtre dans un état d'atonie complète; mais à peine le premier coup d'archet de l'orchestre frappe son ouïe, voilà sa



joue se colorer, son œil se ranimer, son cœur bondir dans sa poitrine, comme s'il allait s'élancer au devant du bonheur. S'élevant par son jeu à toute la hauteur de la dramatique plus sublime, elle devient, par son chant et le timbre de sa voix, prodiges jadis de grâce et de pureté, tout ce que l'art et la nature réunies peuvent former de plus poétiquement parfait.

Puissances du ciel! est-il donc vrai que ce n'est que par la voie de la douleur que le génie, de son trône éclatant, descend dans toute sa puissance vers l'homme pour le toucher au front, et que le plus souvent les fleurs de sa couronne, d'où s'exhalent les parfums les plus dignes de Dieu, naissent sur un terrain arrosé de larmes?

Je ne saurais dire quelle circonstance amena huit jours de relâche au théâtre de la Fenice; ce qui permit à Ariel, pendant ce temps, de disposer à son gré d'elle-même; aussi rien ne put l'engager à rester à Venise, et avec un froid de six degrés, elle alla toute seule s'établir à la Mirà (*).

Là, logée dans une misérable auberge, où elle eut toutes les peines du monde à se procu-

(*) Bourg considérable sur le fleuve Brenta, à mi-chemin de Venise à Padoue.

rer une chambre qui eût une cheminée et des vitres aux fenêtres, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, elle trouvait une âpre jouissance à marcher sur la neige et la glace qui bordaient des deux côtés la rivière, et en rentrant le soir, exténuée, loin de prendre de la nourriture et du repos, elle se plaçait près de la cheminée, la tête appuyée au marbre, et demeurait ainsi sans bouger pendant une partie de la nuit. Et cependant ces huit jours écoulés de la sorte, elle ne les eût pas donnés pour une année passée dans ce que le monde appelle ses plaisirs!

Ce fut avec une espèce de haine pour la chaîne qui l'y attachait, qu'Ariel revint à Venise, où le soir même de son arrivée elle dût chanter dans l'opéra de *Juliette et Roméo*, qui depuis les cinq ou six premières représentations, n'avait plus été donné à cause d'une indisposition d'un des premiers sujets.

De Shaül avait une loge d'avant-scène, dans laquelle chaque soir se réunissait la plus brillante jeunesse de Venise; en sortant de chez Ariel, où il avait été la voir un moment sur la scène, avant le commencement du spectacle, le comte rencontra sur les escaliers Paul Beer, qu'il engagea instamment à entrer dans sa loge, où le jeune homme n'allait que rarement.



Le spectacle commença, et Ariel suscita un tel enthousiasme dès le premier acte, que le théâtre en fut à demi révolutionné. Au second, le talent de l'artiste s'éleva à une hauteur encore plus prodigieuse. Le public n'applaudissait même plus, il jouissait et pleurait en silence. La dernière scène arrive. Roméo, dans ses habits de deuil, s'avance parmi les tombeaux de ses ennemis, et cherche et voit celui de sa bienaimée; il le voit et le reconnaît aux fraîches guirlandes que les compagnes de sa Juliette y ont suspendues.

Roméo s'agenouille et appelle l'épouse endormie dans son sommeil d'amour; il l'appelle, et écoute si du fond de son lit de pierre elle lui répond. Et pourquoi l'amour ne serait-il pas plus fort que la mort, et comment l'amante pourrait ne pas répondre à l'appel du bienaimé?

Dès le commencement du spectacle, Ariel a aperçu, placé sur le devant de la loge du comte, un jeune homme au teint pâle, aux longs cheveux blonds, qui était demeuré ensuite toujours silencieux et immobile, la tête appuyée à sa main. Seulement un tressaillement imperceptible l'agitait parfois, lorsqu'une vibration plus prononcée de la voix de la cantatrice venait le frapper au cœur comme une étincelle électrique.

Roméo vient d'ôter le couvercle du sarcofage,

et il jette un cri en apercevant sa pâle Juliette étendue sans mouvement, et le front ceint d'immortelles; à ce cri déchirant de Roméo le jeune homme de la loge a frémi de tout son corps et ses yeux se sont rencontrés avec ceux d'Ariel. A son tour c'est cette dernière qui pâlit et tressaille; son regard, comme fasciné, demeure attaché à celui de Paul Beer, tandis qu'un feu brûlant, alterné avec un froid glacial, parcourt ses membres. Et toujours ainsi jusqu'au moment où, portant tout-à-coup ses mains à son front, la cantatrice pousse un cri, chancelle et tombe à terre sans connaissance.

A cette vue, de Shaül s'est levé vivement de sa place, et se dirigeant à Paul Beer, avec une agitation qu'il tâche en vain de maîtriser,

— Venez, dit-il, venez avec moi; et en s'emparant du bras du jeune homme, il était déjà sorti avec lui de la loge, que le public était encore à se demander si ce qui venait d'arriver sur la scène, était un jeu d'artiste, déchirant et sublime de vérité, ou un véritable malheur.

En attendant, le comte, hors de lui, et ne quittant pas le bras de Paul, se dirigeait à pas précipités vers la scène; mais le trajet à parcourir, avant d'y arriver, était assez long pour permettre à Paul de se remettre non seulement de



son propre trouble, mais de lui faire réfléchir que le comte, en accourant de la sorte auprès d'Ariel, allait se donner en spectacle à la foule des coulisses, pour devenir ensuite l'objet des propos railleurs de la ville entière. Alors, sans se détacher du bras de son ami, il suspendit sa marche; et lui prenant la main d'un air affectueux et avec une certaine hésitation :

— Écoutez, dit-il, il me semble qu'il vaudrait mieux que j'allasse tout seul voir auparavant de quoi il s'agit. Ce n'est peut-être qu'un léger évanouissement qui n'aura pas de suites, tandis que votre présence sur la scène, en un pareil moment, ne manquerait pas d'être très remarquée, et donnerait lieu à des propos interminables, qu'il vaut mieux éviter, si ce n'est pour vous même, du moins pour *elle*. Quant à moi, étant à peu près inconnu parmi tous ces gens, je passerai inaperçu, d'autant plus que je ne ferais qu'aller m'éclairer sur l'événement, et revenir vous en rendre compte.

De Shaül ne se rendit qu'avec peine aux raisonnements de son ami, qui partit comme un trait dès qu'il fut parvenu, bon gré mal gré, à les faire accepter.

Paul arriva sur la scène au moment où l'on transportait Ariel dans sa loge; la cantatrice

était toujours sans connaissance, et perdait le sang d'une blessure qu'en tombant elle s'était faite à la tempe droite. Le docteur Dosmo accourait de l'autre côté du théâtre, précédé du directeur, qui, à l'aide de son bambou, qu'il maniait dextrement, parvenait avec peine à se frayer le passage à travers l'essaim bruyant des lévites de ce temple, dont il était à la fois l'oracle, le dieu et le grand prêtre.

Paul connaissait personnellement le docteur Dosmo pour avoir assisté à quelques unes de ses leçons d'anathomie; dès que ce dernier l'eut aperçu de loin il lui fit signe de la main de s'approcher, et quand le jeune allemand y fut parvenu il s'écria en respirant:

— Enfin je vois un homme ici; j'espère, monsieur Beer, que vous n'allez pas me refuser un peu d'assistance dans le cas que cette pauvre enfant en ait besoin. Quant à vous, ajouta Dosmo en dirigeant la parole au directeur, vous allez faire décamper cette canaille qui empêche l'air de circuler, et me débarrasserez aussi des cris enragés de cette folle, que je suppose être la mère de cet ange, qui va mourir étouffé si on continue de la sorte à se presser autour d'elle.

Le directeur, qui appréciait Ariel comme la meilleure marchandise de son magasin, à cette



menace d'étouffement, leva en l'air son gros bambou, en s'écriant de toute la force de ses poumons:

— Hors d'ici! hors d'ici! ou, tu-dieu, je m'en vais vous assommer tous, tant que vous êtes!

Et ajoutant les faits aux menaces, il se mit au moment même à pousser ceux-ci par les épaules, celles-là par la taille, et parvint enfin, de cette manière, à faire un peu de large autour du sofa où, aussi blanche que la blanche fraise qui entourait son cou, gisait la cantatrice, sa blonde chevelure souillée de sang, à demi enveloppée dans le petit manteau de velours noir, qui faisait partie du costume dont elle était revêtue.

Restait encore à réduire à la raison la Sylvia, qui ne cessait de pousser de hauts cris, en se jetant sur le corps inanimé de sa fille. Après quelques tentatives infructueuses pour faire cesser toute cette pompe de désespoir, le directeur sans plus de façon, la prit enfin à bas le corps, et avec autant de flegme, que s'il eût été question de soulever un paquet de hardes, il alla la déposer dans une loge située à l'extrémité opposée du lieu qu'ils venaient de quitter.

Pendant ce temps, le docteur, qui était demeuré seul avec Paul auprès d'Ariel, tâtait le pouls de la malade avec une attention soutenue;

le jeune homme lui demanda avec anxiété ce qu'il en pensait.

— Je pense, répondit Dosmo, que l'affaire est plus grave que je ne supposais, et qu'il vaut mieux la transporter aussitôt chez elle, dans le doute qu'on ne puisse plus tard le faire sans danger; de manière que si vous y consentez, nous allons, vous et moi, sans bruit et sans autres embarras l'enlever d'ici, et la porter dans une gondole qui est déjà prête à la *riva*.

Paul demanda au docteur deux minutes, pendant lesquels il courut où de Shaül l'attendait, et en le tranquillisant de son mieux, le prévint qu'en moins d'une demi heure la cantatrice serait chez elle.

Revenu aussitôt à la loge d'Ariel, Paul s'approcha du sofa où cette dernière était toujours étendue sans mouvement, et passant un de ses bras robustes sous sa taille souple et frêle, il l'enleva de là; guidé par Dosmo, traversant maints corridors et descendant une quantité de petits escaliers dérobés, il parvint enfin à la gondole, où sans se dessaisir de son fardeau, il prit place avec le docteur.

Le temps était affreux; la pluie, poussée par un vent impétueux, fouettait les vitres de la barque, dont les larges crevasses lui donnait accès



librement. Ariel, légèrement vêtue, était froide comme le marbre; Paul, qui avait oublié son manteau, ôta promptement son habit, et l'y enveloppa de son mieux, tout en la tenant plus fortement serrée contre son cœur si plein d'ardeur et de vie.

Il y avait à peu près dix minutes qu'ils étaient ainsi, lorsque tout-à-coup Ariel fit un mouvement, redressa sa tête d'abord tout-à-fait abandonnée sur l'épaule de Beer, et soulevant avec peine ses paupières, elle demeura un instant les yeux fixes sur ce beau et pâle visage penché sur le sien, et qu'un rayon tremblant, parti du réverbère suspendu au dehors de la barque, éclairait comme une auréole mystérieuse; puis elle tressaillit, balbutia d'un accent égaré le nom de Cécile, et comme si ce qu'elle voyait eût été au-dessus de sa faible nature, elle se couvrit les yeux de ses deux mains, et retomba dans le même état d'insensibilité d'auparavant.

La gondole s'arrêta devant la demeure d'Ariel; Paul, sans faire attention à de Shaül, qui de la *riva* lui tendait la main pour l'aider à descendre, sauta à terre; avec la rapidité de l'éclair traversa le vestibule, monta l'escalier, et guidé par une femme de chambre, accourue pour l'éclairer, il pénétra jusqu'à la chambre à coucher

d'Ariel, et la déposa sur le lit comme une mère eût fait de son enfant endormi. Alors il respira, et son beau front se colora légèrement, tandis qu'ayant tenu un instant ses regards arrêtés sur la main de la jeune personne, qui pendait au bord de la couche, il s'en saisit, la serra contre sa poitrine et l'y tint ainsi jusqu'à ce que le bruit des pas de ceux qui s'approchaient le rappela forcément à lui même et à une contenance plus calme.

Paul n'était pas étranger à la médecine et à la chirurgie; le docteur Dosmo, qui le savait, le pria de l'aider d'abord au pansement de la blessure qu'Ariel s'était faite au front d'où le sang n'avait cessé de couler, de manière que la chemise du jeune homme en était toute tâchée.

Pendant et après cette opération l'insensibilité d'Ariel fut toujours la même, jusqu'à ce qu'un délire effrayant y succéda.

Six jours se sont écoulés, sans amener le moindre changement dans l'état de la cantatrice. Le matin du septième, Dosmo déclare que sans le secours d'une crise, qu'il ne désespère cependant pas d'obtenir pendant la nuit, son art ne peut plus rien contre la violence du mal qui brise les ressorts de cette jeune vie.

Depuis qu'Ariel est en danger de mort, la



Sylvia s'est opposée avec fermeté à ce que de Shaül pénétrât jusqu'à elle. C'est vraiment une chose étonnante que le changement survenu tout-à-coup dans la manière de sentir de cette femme, depuis qu'elle se voit face à face avec un malheur qui remue ses entrailles jusque dans leurs profondeurs plus reculées. Ce n'est plus cet air affairé, ces plaintes criardes, cet étalage de désespoir qui l'avait rendue d'abord un objet d'embarras plutôt que d'utilité auprès du lit de la malade. La mère s'y montre enfin avec sa tendresse passionnée, mais active et courageuse, en union à la chrétienne, qui n'a plus de considération que pour ce qui se rapporte au ciel. C'est alors que la Sylvia, prenant de Shaül à part, lui parle avec calme et dignité:

— Je sais, lui dit-elle, que ma fille n'est point votre maîtresse; cependant, ni vous, ni moi n'ignorons que le monde en juge autrement. Cette supposition, toute injuste qu'elle est, n'est pas née simplement de la malignité publique, mais notre conduite à nous deux y a contribué largement, tandis que de notre côté nous ne pouvions ignorer sur qui en seraient retombées les conséquences. Peut-être même en tout cela il n'y a qu'une seule personne de véritablement coupable, et cette personne c'est moi; cepen-

dant j'espère qu'en ce moment vous serez assez généreux pour ne point me le reprocher, et que de toutes manières vous n'insisterez pas davantage pour être admis là où à cette heure ne doit régner que la majesté de Dieu à côté du repentir, de la résignation et de tout renoncement aux mondaines jouissances.

Les considérations qui avaient déterminée la Sylvia à défendre au comte l'entrée de la chambre d'Ariel, ne pouvaient naturellement s'étendre à Paul Beer; aussi priait-elle à toute heure ce dernier de ne point l'abandonner seule auprès de ce lit d'où l'espérance semblait prête à s'envoler pour toujours.

Le moment de la crise décisive approche. Paul est placé à côté de la Sylvia au chevet de la malade, dont l'agitation très vive d'abord va insensiblement diminuant. Vers une heure du matin la figure d'Ariel jusqu'alors enflammée, pâlit d'une manière visible; la Sylvia, qui tenait constamment ses yeux arrêtés sur elle, à ce changement inopiné, pâlit de son côté et frissonne comme si la mort venait aussi de la toucher du doigt. Paul s'en aperçut, et lui dit d'une voix douce, en posant une de ses mains sur les siennes:

— Ne vous effrayez pas; cette pâleur est de bon augure.



La Sylvia à ces mots s'empara avec vivacité de cette main compatissante, qui venait étancher ses pleurs, et avant que Paul pût s'y opposer, l'avait portée à ses lèvres; en même temps ses genoux se plièrent, et ainsi prosternée devant lui, elle s'écria toute en larmes:

— Oh trois fois bénie soit la créature qui partage la douleur d'une mère, et soulage sa misère par des paroles d'espérance!

Puis, montrant se fille qui allait s'assoupissant, ajouta:

— Regardez comme la chère sainte semble sommeiller! Ne dirait-on pas que la mère du Sauveur sourit sur ses lèvres décolorées? Mais, dites, pendant qu'elle repose ainsi, ne voudriez vous pas me faire quelque pieuse lecture? Là sur cette table, est le livre qu'Ariel préfère; ouvrez-le au hasard, et lisez-m'en à haute voix les premières lignes qui frapperont vos regards: ce sera la voix du prophète.

Ici la Sylvia se leva, alla chercher la Bible, la mit entre les mains du jeune homme, puis reprit sa place. Paul, avant d'ouvrir le livre sacré, demeura un instant le cœur tremblant et la respiration suspendue; l'appel superstitieux de la Sylvia agissait sur son imagination au de-là de ce que sa raison pouvait approuver; cependant

il parvint à s'imposer une contenance calme, ouvrit le livre et lut :

« Tes paroles ont affermi ceux qui chancel-
« laient, et tu as fortifié les genoux qui pliaient,
« et maintenant que ceci t'est arrivé, tu t'en fâ-
« ches ! Il t'a atteint, et tu en es tout troublé !
« Rappelle, je te prie, dans ton souvenir où est
« l'innocent qui ait jamais péri, et où les hom-
« mes droits ont ils jamais été exterminés ! »

Ici Paul s'arréta : il avait besoin de prendre haleine. Ses yeux baissés se relevèrent alors, et en se rencontrant avec ceux de la Sylvia, ils se renvoyèrent mutuellement comme un rayon de joie, mais contenue, mais tremblante ! Encouragée la pauvre mère, s'écria d'une voix suffoquée :

— Répétez, répétez que les innocents n'ont jamais péri, car, cela étant, ma fille est sauvée ! sauvée, non à cause de moi qui suis une indigne pécheresse, mais pour ses mérites à elle, pauvre enfant, qui a déjà tant pleuré, et que dans mon aveuglement je sacrifiais à l'égoïsme de son frère ; de ce frère qui, tandis que sa sœur se meurt, ne s'inquiète que de l'argent qu'elle ne peut gagner, et passe ses nuits en



orgies et ses journées dans l'ivresse, pendant que les pleurs sont la seule nourriture de celle qui lui donna la vie.

Et ici les larmes de la Sylvia coulèrent par torrents. Un tel aveu échappé de sa bouche, malgré elle, était le débordement d'une amertume long-temps contenue, et qui à cette heure se confondait avec les remords, la terreur et l'espérance.

Paul, qui savait toujours trouver une parole de consolation pour chaque souffrance, ne sut cependant que baisser la tête et se taire devant celle-ci, comprenant que le cœur humain peut se consoler de toutes les misères, hormis de celle qui lui vient des vices et du lâche égoïsme de ceux auxquels il a donné plus de preuves d'affection et de dévouement.

# CHAPITRE NEUVIÈME.

La juive Mara, surnommée la Lombarda, ne s'était pas toujours trouvée dans l'humble condition dans laquelle elle est présentement. Née en Lombardie d'une riche famille israëlite, elle avait épousé, à quinze ans, un jeune Polonais, nommé David, commerçant en pierreries, qui s'était établi dans son pays à elle, sachant qu'il lui aurait été pénible de le quitter.

Il y avait trois ans que les deux époux jouissaient d'un bonheur sans mélange, et que la naissance d'une fille avait complété, lorsque David reçut la nouvelle qu'un sien cousin demeurant à Varsovie, venait d'être ruiné par la banqueroute d'une maison considérable, à laquelle il avait confié tout son bien.

Sur cela, le bon David n'eut rien de plus pressé que d'écrire à son parent et de le solliciter à aller s'établir auprès de lui, en même temps qu'il lui offrait un bénéfice dans son commerce à condition qu'il se chargerait de la partie qui exigeait des voyages fréquents, auxquels, depuis son mariage, il se sentait peu enclin.

Le cousin accepta avec empressement une telle proposition, qui le sauvait d'un état désespéré, et quittant aussitôt la Pologne, il alla rejoindre l'époux de Mara, qui le reçut comme un frère, et le mit au courant, avec une confiance sans bornes, de ses affaires, lui donnant ample faculté de traiter en son nom tous ce qu'il jugerait convenable par rapport à son commerce.

Trois années s'étaient écoulées depuis cet événement, et pas un nuage n'avait troublé la sérénité et la paix qui régnaient dans la famille de David, lorsqu'un beau matin le cousin disparut, et avec lui un dépôt d'objets précieux pour la valeur de trois cent mille francs. Et le désastre du mari de Mara ne s'arrêtait pas là, car peu de jours après la fuite de son indigne parent, il acquit la certitude effroyable, que ce dernier, à l'ombre de son nom honorable, avait mis en commerce une grande quantité de faux joyaux.



Si David eût été moins probe, et que l'idée du châtiment lui eût semblé plus à craindre que celle de la honte qui nait du crime même, il aurait pu fuir, qu'il en avait encore, et le tems et les moyens; mais la fuite ne sauvait que sa personne, et il préféra rester espérant de réussir à sauver son honneur.

Appelé devant les tribunaux, tout ce que David possédait fut d'abord saisi, ensuite abandonné, à titre d'indemnisation, aux personnes qui avaient droit d'y prétendre, et son procès commença. En attendant, enfermé dans un noir cachot, à peine si on lui permettait quelquefois de voir à travers les grilles de sa prison sa femme et son enfant reduites à la misère.

Mara, qui n'avait plus ni père ni mère, avait cependant des parents riches; dans sa pressante détresse, elle se dirigea à eux, afin d'en obtenir quelques secours. On lui répondit que tant que son mari demeurerait sous le poids d'une accusation infâme, on ne pourrait rien pour elle.

Pendant les jours de sa prospérité, David avait eu des amis; Mara crut que ceux-ci auraient le cœur moins dur que ses proches, et quoique pas un ne fût venu à elle à l'heure de l'infortune, elle s'imposa le triste courage d'aller à eux, espérant qu'ils lui ménageraient les moyens de

gagner un morceau de pain pour elle et sa fille; mais le tems s'écoulait, et chaque visage devenait plus froid et plus contraint à son approche. Enfin personne ne s'imposa plus l'ennui de dissimuler celle que sa présence inspirait, et de ce côté-là aussi, tout fut dit. Cependant, comme Mara était jeune et belle, elle ne manqua point de propositions infâmes, surtout de la part de certains individus dont l'âge aurait pu leur permettre d'être deux fois son père. La femme de David pouvait dissimuler les angoisses de sa misère materielle, mais l'horreur et le mépris qu'on lui inspirait, jamais. Aussi finit-on pour ne plus la reconnaître nulle part, si par hasard on la rencontrait, et enfin on ne songea pas plus à elle, que si elle n'eût jamais existé.

Le procès de David traînait en longueur; quoique sa femme tâchât de lui cacher en partie les tortures qu'elle endurait, il les devinait toutes, et il ne les ressentait que plus poignantes dans son propre cœur. Il la voyait dans la rigueur de l'hiver, à peine couverte d'une mince robe de tafetas noir et d'un petit châle, dont souvent elle était obligée de se dessaisir en faveur de sa pauvre petite fille; et celle-ci, que jadis ne connaissait que les jeux, les ris et tout ce que le tendre orgueil et l'active prévoyance d'une mère



peuvent suggérer pour la joie et le bien être de son enfant, maintenant pâle, maigre, manquant de tout, n'ayant souvent pour toute nourriture qu'un morceau de pain dur et noir, trempé des larmes de sa mère, et arraché à sa faim.

David voyait tout, devinait tout, et pensait, en frémissant, à l'avenir qui attendait ces deux créatures, qui seraient bientôt seules sur la terre; car depuis trois mois une fièvre lente, en le rongeant sourdement, ne lui permettait plus de douter que bientôt il n'aurait pour lui même rien à craindre ou à espérer.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la détention de David, lorsque la maladie qui le minait, prit enfin un aspect plus déterminé, et le força à s'aliter tout-à-fait. Alors, comme il était défendu à toute personne du dehors de pénétrer chez le prisonnier, il ne put plus voir ni sa femme, ni sa fille, et cessa d'avoir de leurs nouvelles.

En vain Mara suppliait pour obtenir d'être enfermée avec son mari, afin d'être à même de le soulager; on ne répondait pas même aux instances qu'elle dirigeait aux personnes qu'elle jugeait pouvoir quelque chose pour cela, et en attendant l'état du malade ne fesait qu'empirer. Tous les matins Mara se rendait à la prison

pour avoir des nouvelles de David ; mais comme elle n'avait pas d'argent à offrir au geôlier, qui seul aurait pu, par complaisance, lui en donner, celui-ci dès qu'il l'apercevait venir de loin il lui tournait le dos et se dirigeait d'un côté opposé en sifflant d'un air distrait, tandis que ses enfants groupés sur le seuil de sa porte chuchottaient et riaient entre eux, en désignant du doigt la tremblante Gelsomina, qui regardait en dessous d'un œil d'envie, les gamelles de soupe fumante, qu'ils tenaient entre leurs jambes. Et même, il arrivait souvent que l'un ou l'autre d'entre eux en passant et repassant tout auprès de la petite fille, fit de son mieux afin de la faire tomber ; mais la malheureuse Mara n'osait pas s'en plaindre dans la crainte de s'attirer encore davantage la malveillance de leur père.

Il y a tels genres de tortures, que l'imagination ne peut concevoir, et que la parole ne peut rendre dans toute son effroyable vérité, d'autant plus que la créature qui en a fait l'expérience, n'aura jamais la force d'y arrêter sa pensée avec le calme nécessaire à l'artiste, qui veut rendre ce qu'il éprouve, sensible aux sens d'autrui. Il faut avoir frémi pour l'avenir de quelque être cher et sacré, avoir senti sur son front la flamme brûlante de l'humiliation, avoir bu à la coupe des noires



trahisons, avoir dévoré une à une toutes les larmes que les conséquences de la lâcheté d'autrui vous a arraché dans le silence des nuits sans sommeil ; il faut avoir senti les horreurs d'un présent plein d'angoisses et les terreurs pour les jours qui succèderont ; et s'être vus non pas assez seuls sur la terre pour oser invoquer la mort, et cependant sans un seul cœur qui nous aidât à supporter l'existence, pour concevoir en partie ce que Mara ressentit au moment où il lui fut annoncé que son époux allait mourir.

Et David mourut en effet, à trente-deux ans, sans qu'il lui fût permis, dans son agonie lente et douloureuse, de reposer un instant sa tête défaillante sur le sein de sa compagne, ni d'imposer ses mains paternelles sur le front de son enfant ; sans qu'un ministre du culte, dans lequel il était né et avait vécu en homme juste et consciencieux, l'aidât à franchir le suprême passage. Depuis trois mois David reposait du sommeil éternel. Mara, après avoir vendu une à une ses dernières hardes, et avoir épuisé en vain tout ce que l'imagination peut suggérer à une personne honnête pour trouver de l'ouvrage, continuellement harcelée par le maître du misérable grenier qu'elle occupait, à cause de l'arrérage

de trois mois de loyer, réduite, depuis la veille, au dernier morceau de pain, qu'elle pût espérer d'obtenir à crédit, voyant à côté d'elle sa fille exténuée, la regardant avec ses grands yeux, qui avaient déjà appris à reprimer les larmes, Mara, dis-je, un soir, tandis que la neige tombait, que le vent gémissait au dehors et fesait trembler l'unique fenêtre mal fermée de sa demeure, était assise depuis deux heures sur son grabat, les yeux fixés au plancher et sans prononcer un mot. Le petite Gelsomina, n'osant interrompre ce silence, qui cependant l'effrayait, après être demeurée quelque tems assise sur une banquette, la tête appuyée à la chaise de paille que Mara occupait ordinairement près de la fenêtre, se leva, et marchant sur la pointe des pieds, alla se placer, en retenant jusqu'à son haleine, à côté de sa mère, qui ne changea point d'attitude.

La pâle lampe qui éclairait cette scène, faute d'aliment, commençait, par sa crépitation, à annoncer la prochaine extinction de sa flamme, tandis qu'un petit chat, fidèle compagnon du pauvre, se tortillait, avec une gracieuse langueur, autour des chevilles nues de l'enfant qui parfois l'agaçait par un imperceptible mouvement de ses orteils. Mara, les coudes appuyés sur ses



genoux, la tête penchée en avant et les mains fortement comprimées sur sa poitrine, de laquelle elle venait d'écarter, par un mouvement convulsif, le fichu qui la couvrait, y enfonçait ses ongles sans s'en apercevoir, tandis que le sang en découlait. Tout-à-coup elle s'écria avec une expression énergique, en se levant debout:

— Il le faut: c'est pour son bien.

Aussitôt, s'étant tournée vers sa fille, en évitant de la regarder, la prit dans ses bras auxquels l'exaltation nerveuse donnait en ce moment une force que, depuis long tems ils n'avaient plus, se dirigea vers la porte, en franchit le seuil précipitamment, et gagna la rue. En ce moment onze heures sonnaient.

— Maman, où allons nous? prononça alors timidement la petite Gelsomina, saisie par la peur, en s'attachant fortement au cou de Mara.

— Paix, ma fille, lui fut répondu d'une voix sourde: nous allons au repos.

Et au milieu de la neige, qui couvrait le sol comme un linceul, et des profondes ténèbres qui l'entouraient, la veuve de David se mit à marcher d'un pas rapide et assuré. Après un quart d'heure elle reconnut l'endroit qu'elle était allée chercher. C'était une place située loin du centre de la ville, où le canal qui la baignait,

coulait plus impétueusement, grâce aux écluses qui s'y trouvaient. Mara s'approcha de la barre qui défendait aux passans l'approche trop immédiat du bord de l'eau, s'y appuya, jeta un regard dans les profondeurs de l'abyme, serra encore une fois sa fille sur son sein avec un transport convulsif, puis se pencha en avant, en avant... et se laissa aller...

Sur sa cargaison de foin, enveloppé d'une grosse couverture de laine, dormait le conducteur d'une grande barque, qui attendait le jour pour continuer son voyage. Tout-à-coup un bruit sourd, pareil à celui d'une masse tombante, et le cri perçant d'une voix enfantine, reveillèrent en sursaut le dormeur, qui sauta lestement sur pied, et allumant aussitôt sa lanterne, se mit à chercher de tout côté. Après quelques secondes, le voilà trébuchant contre quelque chose qu'il n'avait pas aperçu d'abord... c'était le corps de Mara enlacé à celui de sa fille.

L'enfant ne crie plus, mais se débat encore dans les bras qui ne la lâchent point, quoique ils paraissent déjà roidis par la mort. A cette vue le batelier demeure un instant comme saisi, mais revenant bientôt à lui-même, il se met en devoir de pratiquer tout ce que l'humanité peut inspirer en pareil cas. Ce ne fut qu'avec des



efforts incroyables qu'il parvint à arracher l'enfant à cette terrible étreinte maternelle, qui allait la briser; mais voyant ensuite que toutes les tentatives pour obtenir quelque bon résultat à l'égard de la femme, étaient vaines, il se décida à donner l'appel à d'autres bateliers ses camarades, placés à une petite distance, chacun sur sa barque chargée de foin ou de charbon.

Bientôt cinq ou six bateliers entourèrent la mère et l'enfant, et tandis que les uns tâchaient d'apaiser les cris convulsifs de la petite, et les autres de rappeler un peu de chaleur dans les membres engourdis de la femme, un d'entre eux était allé avertir les autorités de ce qui venait d'arriver. Celles-ci surviennent, et aussitôt Mara est transportée à l'hôpital, où après les soins plus actifs, elle revient à l'existence, mais non à la conscience de la vie; méconnaissant jusqu'à sa fille, qui l'appelle avec des cris déchirants, que rien ne peut apaiser. Petit à petit cependant on parvint à calmer l'enfant; et alors on commença à la questionner à fin d'en tirer des éclaircissements.

Lorsque l'on eut acquis la certitude que c'était à des Juives que l'on avait à faire, un cri de dégoût et presque de fureur s'éleva parmi les employés subalternes de l'hôpital; aucun

infirmier ne voulut plus s'approcher du lit où Mara se tordait dans les spasmes du délire, et l'enfant, d'abord récueillie et caressée avec une charitable tendresse, fut repoussée avec horreur. Bientôt on alla plus loin. Tous, hommes et femmes se réunirent pour déclarer impérieusement que si à l'heure même l'on ne faisait pas sortir de là ces deux créatures maudites, ils auraient employé la violence pour les en chasser.

Le médecin en chef, survenu au moment où les murmures s'élevaient plus menaçants, et informé aussitôt de quoi il s'agissait, prit sur lui de conduire la chose le moins mal possible. Il confia d'abord la petite Gelsomina à un de ses assistants, le chargeant de la conduire chez lui, et de la remettre aux mains de sa femme, à laquelle il savait pouvoir la diriger en toute tranquillité. Sûr désormais sur le compte de l'enfant, toute son attention se concentra sur la mère, et comme il n'y avait pas de tems à perdre, il agit en conséquence.

Depuis peu de jours, le rabbin Colonna, chef de réligion mosaïque à Padoue et professeur de langues orientales, se trouvait dans la ville, et par un heureux hasard, notre médecin, qui était d'ailleurs très versé dans ce genre d'étude, en était informé. Une telle circonstance lui fit



naître l'idée de l'appeler à son aide par rapport à la pauvre Juive abandonnée, dont le triste état semblait demander, à coup sûr, plus qu'une assistance momentanée et stérile.

Colonna avait à peine jeté les yeux sur le billet que le médecin lui avait fait parvenir, que sans perdre une minute, il était accouru auprès de Mara, qui fut bientôt transportée dans une maison où plus rien ne lui manqua. Le médecin philosophe avait bien deviné, dès la première vue, que ce n'était pas simplement de drogues dont avait besoin cette pauvre créature, dont l'âme était encore plus brisée que le corps; et que ce qu'il fallait lui donner, c'était de l'espoir, de la confiance en l'amour paternel de Dieu, que tout-à-coup elle avait perdu à force d'avoir été trompée dans celle qu'elle avait mis dans la justice des hommes. En huit jours le médecin et Colonna étaient venus à bout de leur charitable entreprise, et Mara était sauvée.

En recouvrant les facultés de son esprit, la veuve de David avait eu le bonheur de ne point se ressouvenir du dernier événement auquel son désespoir avait donné lieu, de manière que l'on n'eut point de peine à lui donner le change à ce sujet; et la petite Gelsomina, avec un

discernement et une intelligence au-dessus de son âge, sut aussi en garder alors et à jamais le secret.

Les âmes réellement bonnes font le bien sans froisser la susceptibilité de celles qui, terrassées par le malheur, n'ont souvent pour toute consolation que le sentiment intérieur de leur dignité non lésée. Depuis que tant d'infortunes s'étaient accumulées sur la tête de Mara, le pays où elle était née, lui était devenu odieux; aussi, le quitter pour toujours devenait une des premières conditions du modeste bonheur auquel, grâce à l'actif intérêt que ses protecteurs lui témoignaient, tout semblait lui permettre enfin d'aspirer.

Colonna, qui devait retourner, sous peu de jours, à Padoue, et que quelques affaires obligeaient aussi à une course à Venise, engagea Mara, en union à sa fille, à partir avec lui.

— Dans cette dernière ville, lui dit le rabbin, demeure un libraire de mes amis, qui m'a quelque obligation; si vous y consentez, il vous confiera un fond de librairie, qui, usé et dépareillé en partie, pourrait tout de même, avec une bonne direction, donner du profit. Cependant, pour les premiers tems, et jusqu'à ce que nous ne puissions compter sur un acheminement heu-



reux d'un tel commerce, la vente se fera au profit de celui qui vous aura livré la marchandise, tandis que vous recevrez, pour votre peine, un salaire, qui, sans vous donner l'aisance, vous mettra, vous et votre fille, au-dessus des premiers besoins.

L'on peut imaginer si Mara accepta avec joie et reconnaissance une offre pareille.

La femme du médecin, près de laquelle était restée Gelsomina pendant la maladie de sa mère, s'étant passionnée pour l'enfant, avait voulu aussi avoir sa part en tout ce que fesaient son mari et le rabbin, pour reparer, autant que possible, à la rigueur du sort de la pauvre Juive; aussi, dès qu'elle avait vu cette dernière rétablie, elle l'avait forcée à aller habiter chez elle, et à y demeurer jusqu'au moment fixé pour son départ.

En attendant, cette jeune femme heureuse et belle, était parvenue à échauffer à la chaleur de son cœur aimant, le cœur transi de Mara, et à en chasser toute timidité, toute méfiance, conséquences trop naturelles de la misère et du mépris qui l'accompagne. Parvenue ainsi à pouvoir réclamer les droits de l'amitié, cette charmante personne en profita pour faire accepter à Mara, en fait de hardes, tout ce qui pouvait

être nécessaire à elle aussi bien qu'à sa fille, en y ajoutant mille petits objets de fantaisie élégante, afin de lui prouver que c'était l'amie qui donnait à l'amie, et non la personne riche qui fesait la charité à celle qui était misérable.

## CHAPITRE DIXIÈME.

Depuis trois ans, Mara vivait satisfaite, à Venise, occupée de son commerce de librairie, qu'elle faisait alors valoir pour son propre compte, élevant avec amour sa fille, qui était toute sa joie dans le monde, et dont la beauté pâle et mélancolique se développait en harmonie avec son caractère.

Une longue misère abrutit l'esprit, mais la pauvreté le purifie, et le souvenir de la souffrance l'éclaire. Un enfant naturellement bien doué, qui, en vivant dans une médiocrité solitaire et laborieuse, a vu couler les larmes de sa mère, de laquelle il n'a jamais été séparé, témoin de

sa patiente résignation dans les jours difficiles, en se voyant en même tems le seul et continuel objet de sa tendresse et de sa sollicitude, sentira et pensera bien plus tôt que celui élevé au milieu de toute sorte de mollesse, distrait par des objets extérieurs, avec lesquels son cœur et sa pensée ne peuvent avoir rien à démêler.

Si quelque chose eût été à reprocher au caractère de Gelsomina, c'était une sensibilité presque maladive qui lui donnait parfois l'apparence de l'orgueil ou du caprice; mais une douce parole, un regard bienveillant suffisait à la rappeler à elle-même et à l'enchanteresse bonté, à la tendresse expansive, qui en était le fond; et alors c'était elle qui allait implorer le pardon de la personne, dont elle avait cru d'abord avoir à se plaindre, ou qui l'avait effectivement offensée.

Or donc, trois années s'étaient écoulées depuis que Mara demeurait à Venise, lorsqu'un jour il lui arriva d'acheter à des domestiques d'un patricien, qui venait de décéder, une grande caisse pleine de vieux livres qu'on leur avait abandonné comme étant de très peu de valeur.

Le soir venu, à la suite de cet achat, après avoir fermé sa boutique, Mara monta à la pauvre et unique chambre qu'elle occupait, et pendant que Gelsomina fesait sa prière avant de se coucher, elle s'assit sur une basse escabelle devant la caisse en question, et se mit à dégager les livres qu'elle contenait des paperasses avec lesquelles ils étaient mêlés. En ouvrant un gros volume, qui était un ancien code de la république, Mara en vit tomber un papier soigneusement plié et attaché par une ficelle de soie verte, à laquelle pendaient deux cachets en cire de la même couleur, l'un aux armes de Venise, l'autre à celles du patricien qui venait de mourir. Cela paraissait indiquer que l'on avait attaché d'abord à ce papier une sorte d'importance; cependant il était là intact et oublié. Mara le regardait, le tournait et retournait en tous sens, incertaine si elle devait ou non l'ouvrir; mais à la fin réfléchissant que du moment qu'on lui a vendu la caisse telle qu'elle se trouvait, avec son contenu, elle en est sans contredit la légitime et seule propriétaire, elle se décide à satisfaire sa curiosité, et en brise le cachet.



Tout Venise disait, et il paraissait avoir été prouvé, que le patricien qui venait de décéder n'avait pas laissé de testament; de sorte que son immense fortune passait à un sien neveu déjà excessivement riche, débauché, au cœur d'airain dont la race patricienne du siècle dernier, fort

heureusement régénérée par le baptême de la révolution, ne présentait que de trop fréquents exemples.

Cependant le papier que Mara lut et relut attentivement était bien un testament en bonne forme, sans qu'aucune formule dévoulue à en prouver la validité, parut y manquer; signé du nom et des titres du noble décédé, lequel déclarait dans cet écrit, être sa dernière et immuable volonté que tous ses biens, sans la moindre restriction, échouassent après sa mort à l'hospice de la *Pietà* (*). Après avoir long tems réfléchi à ce qu'elle venait de lire, Mara se coucha, mais ne put fermer l'œil de la nuit. La date de l'écrit n'était pas si ancienne pour perdre, en quelque sorte, de sa valeur aux yeux d'une personne qui ne pouvait juger de la chose, que selon l'instinct du bon sens; aussi, dès que le jour

(*) Lieu où étaient recueillis les enfans trouvés, et très célèbre, avant la révolution, pour son école de musique, où les jeunes filles étaient élevées avec soin, et où chacune d'elle apprenait à chanter ou à jouer d'un instrument. Tous les dimanches le beau monde de Venise accourait à l'église de la Pietà, située le long du quai des Esclavons, pour y entendre les ravissants concerts spirituels éxécutés par les orphelines, derrière les grilles de l'orgue.



parut, Mara se leva, s'habilla, et prenant sa fille avec elle, munie de l'écrit qui la préoccupait, s'en alla tout droit au palais du patriarche.

Introduite auprès du prélat, elle l'informa du sujet qui l'amenait, en même tems qu'elle mettait sous ses yeux la preuve de ce qu'elle venait de lui exposer.

Ce fut de cette manière que le papier, tombé par un jeu du hasard dans les mains de Mara, après avoir été soigneusement examiné, fut reconnu pour être en effet un testament parfaitement en règle, en conséquence de quoi le pieux établissement entra en possession de l'immense fortune, qui lui avait été léguée, et que sans l'intervention de la Juive eût été sans doute perdue à jamais pour lui.

Aussi, les représentants de l'hospice, désireux de donner à Mara une preuve de reconnaissance, obtinrent pour elle et sa fille le privilége de loger en dehors de la juiverie, et lui assurèrent la jouissance d'un petit logement et d'une boutique attenante, situés dans le quartier de *Castello*. De leur côté les directrices du susdit établissement, voulant aussi faire quelque chose en sa faveur, s'offrirent à instruire Gelsomina dans les divers genres d'ouvrages, dans lesquels elles excellaient, en lui promettant, pour l'épo-

que où elle serait capable de travailler chez elle, autant d'ouvrage qu'il serait nécessaire pour suffire à son entretien. Cependant, Mara n'accepta ces dernières offres qu'à condition que l'on s'engagerait par serment à ne jamais troubler en aucune manière, ni directement, ni indirectement, les croyances réligieuses dans lesquelles elle élevait sa fille, et les bonnes dames, après avoir mis leur conscience à l'abri de tout reproche, en obtenant à ce sujet une permission du patriarche, firent à Mara la promesse qu'elle réclamait; dès lors l'enfant devint une des écolières plus assidues et intelligentes de l'hospice. Ce fut ainsi que Gelsomina atteignit ses quatorze ans, époque où elle cessa d'aller à l'école de la Pieté, se trouvant en état de travailler en dentelle mieux qu'aucune ouvrière de Murano (*).

A l'heure qu'il est, Gelsomina vient d'atteindre sa seizième année, et elle avait quinze ans et demi lorsque, au Lido, Paul Beer s'offrit pour la première fois à sa vue.

Huit heures viennent de sonner à l'horologe de Saint-Marc; le tems est affreux; Mara et Gelsomina, assises vis-à-vis l'une de l'autre, devant

(*) Murano, petite île à peu de distance de Venise, où se travaillait jadis de la dentelle très réputée.



une petite table, sur laquelle brûle une de ces lampes à trois becs, que l'on nomme à Venise, *Fiorentine*, travaillent en silence, ou, pour mieux dire, ont l'air de travailler; car depuis deux heures, la fleur de la dentelle, à laquelle s'occupe la jolie enfant, n'a pas avancé d'une ligne, et Mara, de son côté, est bien plus absorbée en ses pensées, que dans les mailles de son tricot.

Ce que peuvent les chagrins, sur les traits les plus charmants, Mara en fournit le triste exemple. A peine âgée de trente-quatre ans, sa peau jaunie et ridée, ses yeux entourés d'un cercle livide, ses joues creuses, enfin le tout ensemble de sa personne rend impossible à l'imagination la mieux disposée de se figurer que ce sont là les restes d'une parfaite beauté. Et pourtant la mère de Gelsomina avait été si belle, qu'au tems de son bonheur on ne l'appelait que la Perle d'Orient.

Pour ce qui regarde Gelsomina, on serait tenté, en la voyant, de penser que non seulement la nature lui a accordé pour son propre compte toute sorte de charmes, mais qu'elle a aussi absorbé ceux qui se sont involés si promptement de sa pauvre mère.

La taille de la jeune fille est au-dessus de la moyenne, et ses formes, que l'extrême jeunesse

rend encore très délicates, n'en sont pas moins richement taillées. Les traits de son visage sont réguliers, et leur expression est à la fois calme et passionnée; sa peau, d'une blancheur éclatante, sans mélange d'incarnat, mais qui à la moindre émotion se colore vivement, contraste d'une manière admirable avec ses cheveux aussi noirs et luisants que le jai, qu'elle porte régulièrement séparés en deux tresses, qui partant des oreilles viennent tomber, en ondoyant, jusqu'au-dessous des genoux. Ses yeux sont noirs, grands, mélancoliques, sa parole est douce et lente, ses mouvements rares et chastement voluptueux.

Tout-à-coup Mara interrompit le silence, qui depuis une heure régnait entre elle et sa fille, et comme si elle eût suivi le cours d'un entretien, qu'en effet elle n'avait poursuivi qu'en pensée, elle dit en regardant Gelsomina avec une mélancolique tendresse :

— Ainsi donc, mon enfant, tu es bien décidée à ne point consentir à ce mariage? Mais, y as tu bien réfléchi? As-tu considéré toutes les chances qu'il te promet en y souscrivant?

— Oh! oui, ma mère, j'ai pensé à tout, interrompit la jeune fille avec vivacité, et quoique tout le monde puisse trouver que j'ai tort de repousser l'amour de Samuel, vous, bonne maman, vous ne m'accuserez point de caprice, n'est-ce pas? car, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me marier; non... jamais.



Et ici, comme si elle eût craint que celle, à qui elle s'adressait, ne lût trop avant dans son cœur, elle s'empressa d'ajouter :

— Car je ne consentirais pour rien au monde à me ranger sous la dépendance de qui que se fût, quand j'ai ma mère à obéir, à servir, et avec laquelle je veux vivre uniquement et pour toujours.

— Ma Gelsomina, prononça alors Mara d'une voix triste, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes, toi, tu ne vois que le présent, parce que tu ignores la vie; mais l'avenir, mon enfant! mais l'avenir, qui me trainera dans la tombe, en te laissant pauvre et seule sur la terre! Et que feras-tu alors que je ne serai plus?

— Ma mère, ma mère! que vous êtes cruelle de parler ainsi! A trente-quatre ans est-on d'âge à craindre la mort? Ou, en voulant s'appuyer sur les probabilités, est-ce qu'elle ne pourrait pas m'atteindre tout aussi bien que vous?

Et tandis que Gelsomina parlait ainsi, de grosses larmes roulaient sous ses longs cils, tandis que ses grands yeux s'arrêtaient avec l'expression d'un tendre reproche sur sa mère. Mara

branla sa pauvre tête, dont les cheveux étaient à moitié blanchis, et les lui montrant :

— Mon enfant, l'on ne compte pas toujours la vie par le nombre des années, car trop souvent, vois-tu, ce n'est pas le tems qui tue ; mais regarde ces ravages, et dis si, lorsque l'on a souffert au point d'être si vieille à mon âge, l'on peut compter sur de longs jours ! Toutefois je ne veux pas te contraindre à ce que tu ne juges pas devoir faire ton bonheur ; seulement je voudrais savoir si c'est la personne de Samuel qui te répugne.

— Non, ma mère ; Samuel ne me déplait pas plus qu'un autre, pourvu que ses prétentions sur moi n'aillent point jusqu'au mariage ; car je vous jure que si l'on me forçait à devenir sa femme, j'en mourrais. Du reste, ajouta-t-elle avec l'expression d'une tendre coquetterie, en quittant sa chaise, et allant jeter ses deux bras autour du cou de Mara, pendant qu'elle appuyait sa jolie tête sur son épaule, êtes-vous si lasse d'avoir votre Gelsomina sous votre garde, qu'à tout prix vous vouliez vous en défaire ?

— Tais-toi, petite folle, prononça Mara plus attendrie qu'elle ne voulait le paraître, et puisque pour le moment tu ne veux pas entendre parler de ce pauvre garçon qui t'aime bien fort



cependant, je ne veux pas te tourmenter davantage à cet égard.

— Et de mon côté, je te promets de faire mon possible pour te donner du bonheur, chère bonne maman ; mais je t'en prie, ne cherchons pas à changer en rien notre actuelle existence ; car, tu le sais, le vrai bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais de se contenter de ce que l'on possède, et d'avoir confiance en Dieu.

Ici Gelsomina, après avoir donné un tendre baiser à sa mère, alla se remettre à sa place et à son ouvrage, et le silence se rétablit.

Un quart d'heure s'écoule de la sorte. Tout-à-coup une nuance d'incarnat monte au front de Gelsomina, et sous le drap noir de son spencer on eût pu voir les battements précipités de son cœur. C'est qu'un léger bruit de pas, qui semble parvenir de la rue, a frappé son oreille ; c'est qu'elle vient d'entendre quelqu'un monter l'escalier ; c'est qu'elle vient de se dire avec un élan de joie :

— C'est lui !

A un petit coup frappé à la porte, Gelsomina s'est levée précipitamment et est allée ouvrir. C'est Paul Beer qui paraît.

— Ah ! mon cher monsieur Paul, c'est donc vous enfin, s'écria Mara d'un accent joyeux,

en le voyant; savez-vous que nous avons craint qu'il ne vous fût arrivé malheur, et que si vous eussiez tardé plus long tems, j'étais bien décidée à aller demain demander chez vous, de vos nouvelles?

— Mille fois merci, bonne maman, répondit Paul en allant vers elle, et en déposant sur la main, qu'elle lui tendait, un baiser aussi chaleureux, que si elle eût été celle d'une jolie fille; puis, se retournant vers Gelsomina, qui était restée près de la porte, il s'approcha d'elle avec un tendre empressement, et la salua avec la franche cordialité d'un frère.

Dès que Paul eut pris place entre la mère et la fille, il se hâta de leur apprendre ce qui l'avait empêché pendant le long espace d'une semaine de les aller voir, et leur parla d'Ariel et de son état avec la chaleur qu'il mettait à toute chose, où le cœur avait sa part; aussi, prenant déjà beaucoup d'intérêt à la cantatrice, Mara lui demanda s'il retenait que tout danger eût réellement cessé pour elle à cette heure. Paul répondit affirmativement, en ajoutant toutefois que le cours de la maladie, aussi bien que la convalescence, seraient longues et pénibles.

— Est-elle bien jeune? demanda à son tour Gelsomina, en affectant une indifférence, qu'un léger tremblement de voix aurait pu démentir.



— Je crois qu'elle a vingt et un ans, répondit Paul, qui à la suite de ces mots sembla tomber tout-à-coup dans la rêverie.

Un instant après Gelsomina ajoutait avec quelque hésitation:

— Et certes elle est bien belle?

— Belle? Oh, oui! répondit le jeune homme; belle et peu heureuse comme les anges en exil!

# CHAPITRE ONZIÈME.

Paul Beer a atteint sa vingt-quatrième année, et jusqu'à présent il a échappé à cette fièvre, qui fait bouillonner le sang des hommes, et fond en larmes celui de la femme. Plus d'une fois, il est vrai, de beaux cheveux blonds et de longs regards de jeunes filles l'ont fait rêver et palpiter aux heures qui, selon l'expression du divin Poète:

... lo nuovo pellegrin d'amore
Punge s'ode squilla da lontano
Che paja il giorno pianger che si muore.

Mais d'abord la douleur, dans laquelle il fut plongé à la mort de sa sœur, ensuite les fortes études, et les idées d'un amour trop vaste pour permettre une application individuelle, lui rendirent ces impressions plus douces, que dangereuses à son repos. D'ailleurs un souvenir pur et suave comme le premier songe qui nous berce au matin de la vie, lorsque la nature entière n'est pour notre cœur qu'une promesse et une espérance, ne s'était jamais effacé de son imagination, car il se liait trop fortement à celui de sa Cécile bien-aimée. Ce souvenir se présentait souvent à sa pensée, avec ce charme mélancolique que l'on ressent quelquefois, lorsque dans une douce nuit d'été l'on regarde la lune sourire à travers un léger nuage dans l'éther azuré, et que l'on se rappelle des amis absents depuis nombre d'années.

Lorsque le jeune homme vit Ariel pour la première fois à Munich, le soir de son début, son aspect fit sur lui une telle impression que dès lors il s'abstint d'aller au théâtre. La maîtresse de de Shaül et la personne qui ressemblait d'une manière si frappante à ce ravissant portrait de jeune fille, que sa sœur lui avait envoyé autrefois en lui écrivant: Voici l'ange que mon amour te destine, ne pouvaient se confon-



dre dans son imagination qu'à travers un voile douloureux; et de toute manière, soit que la femme de théâtre tuât l'ange, ou que l'ange déployât sa couronne lumineuse sur le front de l'artiste, Paul sentait qu'il ne pouvait, qu'il ne devait pas s'abandonner au prestige que cette créature aurait pu exercer sur ses sens s'il l'eût vue souvent.

La cantatrice quitta Munich, et Paul Beer, après deux ans de pélerinage à travers l'Allemagne, passa en Italie; ce fut à Venise que pour la seconde fois il se trouva dans le même lieu qu'Ariel. Mais pendant ces deux années qui venaient de s'écouler, tant de travaux, tant de vastes préoccupations avaient absorbés l'existence de Paul, qu'insensiblement l'impression que la fille de la Sylvia lui avait d'abord suscitée, s'était effacée de son esprit comme une ombre passagère; et si parfois les discours, les propos du monde, ou certaines particularités de la conduite de de Shaül le forçaient à s'en souvenir, ce n'était plus que comme de la maîtresse de son ami, et l'ange de ses idéales amours, n'avait déjà plus rien de commun avec la cantatrice. Cependant, en la revoyant, quoique de loin, il se sentit ému, car c'était toujours la même jeune fille au front chaste et pur, à la démarche timide, au sou-

rire triste et doux, qui l'avait fait tressaillir à Munich, lorsque, en la voyant se jeter dans les bras de de Shaül, à la face de la foule étonnée, il avait senti son cœur se serrer, ses yeux se voiler de larmes, comme alors que nous voyons devant nous le triste spectacle d'une belle chose souillée.

Le hasard, qui dès les premiers tems de son séjour à Venise, amena la connaissance de Paul Beer avec les Juives de Castello, servit à apporter une douce diversion aux sérieuses occupations du jeune homme, dont le caractère tendre et expansif supportait mal l'isolement de toute affection de famille, auquel le sort l'avait condamné. Bientôt, en se faisant plus intime, cette connaissance devint pour lui une source de jouissances, qui jetèrent, sur sa vie, un reflet de ce bonheur que la mort de sa mère et de sa sœur lui avait arraché.

Je ne prétends pas affirmer que la jeunesse et les grâces de Gelsomina n'eussent pas aidé un peu à rendre au jeune homme la pauvre demeure de Mara, préférable aux sociétés les plus brillantes; mais comme la jeunesse et la beauté ne sont point des crimes, et que Paul ne se prétendait nullement supérieur au charme qu'elles exercent naturellement, il s'abandonna avec une



sorte de volupté au sentiment qui l'attirait vers ces deux créatures, dont l'une lui rappelait les vertus et la bonté de sa mère; l'autre, les grâces et le charmant caractère de sa Cécile.

L'intelligence développée de Gelsomina inspira au jeune homme l'idée d'aider à l'ornement de son esprit; et voilà bientôt la fille de Mara devenir sa disciple bien-aimée. La jeune enfant désira d'abord connaître la langue du pays, où celui qui l'appelait sa sœur était né; et Paul eut lieu d'être fier des progrès qu'elle fit en peu de mois dans cette étude. En lisant avec son maître les grands poètes et les sublimes rêveries des penseurs de l'Allemagne, l'ame de Gelsomina frémissait d'un tendre orgueil, car il lui semblait que tout cela n'était pas nouveau pour elle. La simple vue de Paul lui avait appris tout un monde de grandes et belles choses, et les premiers sons de sa voix qui l'avaient frappée, avaient révélés plus de science à son cœur, qu'aucun poète n'aurait pu lui transmettre par ses écrits.

Le génie inspirateur de la femme c'est l'amour; ôtez-lui en le flambeau, et l'instruction devient en elle pédanterie, l'éloquence assommante prétention, les hautes aspirations afféterie, et jusque l'amabilité, en passant par ses lèvres, se change

en minauderie fatiguante, et parfois en ridicules. Dès les premiers jours de sa connaissance avec Paul, Mara avait deviné quel noble et loyal cœur battait dans la poitrine de ce jeune homme; aussi n'avait-elle pas hésité à lui tenir un langage qu'il était fait pour apprécier.

— Ma fille, lui avait-elle dit, est belle et innocente; parlez franchement: croyez-vous pouvoir l'approcher avec le saint respect que l'on doit à la pureté sans tâche? êtes vous assez sûr de vous même pour oser la considérer dès ce moment comme un dépôt sacré, qu'une mère vous confie sans hésiter, si vous l'assurez qu'elle peut le faire sans crainte?

Paul, à ces mots, avait pris la main de Mara, et la posant sur son cœur, avait répondu d'une voix ferme, pendant que son front se colorait sous la puissance des sentiments qui en débordaient:

— Un séducteur est à mes yeux le plus vil des animaux de la création. Que ma mère me maudisse de son tombeau, que la foudre d'un Dieu vengeur anéantisse mon corps, et que le supplice de Caïn soit infligé à mon ame si jamais je pouvais le devenir en aucun cas. La beauté de Gelsomina m'est douce au regard, et je ne saurais vraiment vous dire si avec un autre aspect elle me serait chère de la même manière; mais ce que je puis affirmer c'est que les attraits de la jeune sœur, que la mort m'a enlevée, ne me touchaient pas avec plus de pureté que ne le font ceux de votre fille. Ainsi donc, embrassez-moi, ma mère, et comptez avoir acquis à jamais, en ce qui vous concerne personnellement, le cœur d'un fils, et par rapport à votre enfant, celui d'un ami, d'un protecteur, et je dirai presque d'un père.



Mais Dieu seul sait combien est limité le cercle des humaines prévisions! Mara, tout-à-fait tranquille après cet entretien; Paul, assez fort du côté de l'honneur, pour ne craindre aucune faiblesse de la part de son cœur, n'avaient nullement songés à Gelsomina, tout en croyant de bonne foi n'avoir pensé qu'à elle.

Hélas! qui garantira cette enfant de la séduction du mérite, dont Paul Beer, sans s'en douter, lui fournit, à chaque instant, la dangereuse amorce? Qui dira à la jeune fille: méfie-toi des vertus que tu admires, non qu'elles ne soyent dignes de tout amour, mais parce que celui qui les possède, finira par se confondre avec elles, dans ton ame; et alors, oh alors! plus de repos pour ta vie!

Dans le commerce de la vie intime, Paul était

gai, vif, rieur même. Gelsomina subit peu à peu l'influence de cet enjoûement, et sa bouche de rose sourit enfin. Elle sourit à toutes les beautés de la nature avec l'ivresse passionnée qui fermentait dans son cœur. Jamais l'azur du ciel, jamais le parfum des fleurs, et les sons harmonieux, et les bienveillantes paroles, et les belles actions ne lui avaient semblés aussi dignes d'adoration; jamais son esprit ne s'était élevé à la conception de Dieu avec une perception aussi claire, aussi pleine d'enthousiasme et d'amour, comme en ce moment qu'elle sent le besoin de se prosterner devant la puissance, qui a soufflé la vie en cet homme, qui vient de lui dévoiler, par son être, le grand mystère de l'affinité du créateur avec la créature.

C'était un dimanche; Mara était encore au marché, car ayant prié, pour ce jour-là, qui était celui de la fête de Gelsomina, Paul Beer à diner, elle voulait que leur petit festin fût friand et gentil. Le jeune homme, en arrivant, présenta à Gelsomina son bouquet d'étrenne, uniquement composé de blancs jasmins. La fille de Mara l'accepta, non sans rougir, et après l'avoir contemplé quelques instants, elle en détacha la plus belle branche, avec lenteur et une sorte d'hésitation; puis elle dit à Paul, d'une voix tremblante, sans lever les yeux:



— Si j'allais déposer cette fleur là bas (et de la main elle indiquait la rue), sur le devant du Capitello de la mère de votre Dieu.... de votre reine du ciel... dites, pensez-vous, Paul, qu'en jugeant cette action d'une pauvre Juive, elle pourrait s'en trouver offensée?...

Ici Gelsomine baissa encore davantage la tête, et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux jusque sur le calice des fleurs qu'elle tenait. Paul prit entre ses deux mains celles de la jeune fille, et d'un accent très ému:

— Bonne Gelsomina, prononça-t-il, la mère de Jésus étend son voile mystique sur le front sans tâche de toutes les vierges aux cœurs purs, et le culte qu'elle accepte, n'importe la forme que les hommes ont voulu lui donner, est toujours celui de l'innocence et de la bonté; aussi, votre offrande, n'en doutez pas, montera en parfum agréable jusqu'à son trône de grâces! Cependant, si votre mère s'apercevait de cette action de votre part, elle pourrait y trouver matière de s'en allarmer par rapport à ses croyances... Mais, dites, Gelsomina, ne me jugez vous pas digne de remplir, à votre intention, cette pieuse tâche? Refusez-vous l'entremise d'un frère, entre le ciel et vous?

Pour toute réponse, la jeune fille mit dans

les mains de Paul la branche parfumée, et un instant après, de sa fenêtre, elle suivait du regard son ami, exécuteur fidèle de son vœux mystérieux.

Quelques minutes après, s'étant bien assurée de l'éloignement de Paul, Gelsomina quitta la fenêtre, et se glissa hors de chez elle, dans la rue. Depuis quelque tems la jeune fille avait remarqué que tous les jours, auprès du *Capitello de la Madone*, venait se placer une mendiante, son nourrisson dans les bras; la pauvre femme s'y trouvait justement en cet instant. Gelsomina se dirigea de son côté, et mettant un pain blanc dans une niche pratiquée tout-au-près du petit autel, elle dit de sa voix d'ange, en se retournant vers la pauvresse:

— Bonne mère, prenez sans crainte ce pain, que la Madone vous enverra dorénavant chaque jour, à cette heure-ci; seulement, je vous prie, lorsque en couchant le soir votre enfant, vous étenderez sur sa tête vos mains pour le bénir, appelez aussi la bénédiction du Seigneur sur la tête de celui, dont mon cœur en ce moment prononce tout bas le nom.

FIN DU PREMIER TOME.

11670

Prix des deux volumes Fr. 5.

BIBLIOTECA